

VINT CONTE de ROUMANIHO

Introuducioun de R. DUMAS



INTRODUCTION

Trois quarts de siècle après sa mort (1891), Roumanille demeure un inconnu ou peu s'en faut. Attirés par les personnalités sans doute plus attachantes d'Aubanel et de Mistral, les historiens de la littérature provençale ne lui ont porté jusqu'ici qu'une attention distraite et se sont bornés, dans la plupart des cas, à colporter sur son compte des affirmations sommaires ou erronées. Or l'ignorance est le terrain d'élection où germent les lieux communs et les jugements hâtifs.

Si l'on considère son rôle dans l'histoire de la Renaissance provençale, on constate qu'une brève formule le résume: Roumanille, père du Félibrige. Mais aucun critique ne se hasarde à préciser quelle réalité enferme cette définition. Si l'on s'attache à l'homme, on ne tarde guère à découvrir que deux opinions radicalement opposées ont cours. Les uns le présentent comme "le bon Rouma"; les autres dénoncent en lui un sectaire et un méchant. Où est la vérité?

Il faut donc rejeter toute idée préconçue, remettre en question les données — faits ou interprétations — sur lesquelles nous ne possédons qu'une

documentation insuffisante et substituer une véritable enquête aux collections d'anecdotes que l'on s'est trop longtemps complu à rassembler.

La tâche est malaisée. Les œuvres de Roumanille n'ayant pas été rééditées depuis fort longtemps (il n'en existe aucune bibliographie satisfaisante), certaines d'entre elles sont à peu près introuvables. Quant à sa correspondance, on en connaît seulement quelques échantillons dispersés dans des publications aujourd'hui très rares. Or l'intérêt de ces lettres, notamment de celles que l'auteur adressait à Jean Reboul, Victor Duret, Louis Veuillot, Ernest Roussel et Paul Mariéton, fait regretter qu'aucune exploration plus complète n'ait été tentée. Et les menus fragments actuellement publiés (par le chanoine Salvat) de la correspondance Roumanille-Mistral suffisent à prouver qu'en l'absence de ces documents nulle étude approfondie n'est possible.

Ces remarques préliminaires constituent une mise en garde à l'intention des lecteurs. Les pages qui suivent n'ont pas la prétention de retracer de manière définitive la carrière littéraire de notre auteur. Elles atteindraient leur but si, en proposant une vue d'ensemble, elles éveillaient la curiosité, suscitaient des discussions et contribuaient ainsi à faire progresser les études de littérature provençale.

Deux dates délimitent des étapes fondamentales dans la vie de Roumanille: 1848 et 1859-60.

En 1848 s'achève une période marquée par des orientations et des tentatives diverses dont la caractéristique essentielle est le bilinguisme. Dans son œuvre littéraire, Roumanille emploie concurremment le français et le provençal sans qu'on puisse affirmer qu'il accorde sa préférence à l'une ou à l'autre des deux langues. S'il fait usage du français dans les premiers vers qu'il publie (1838) et si le dialecte apparaît seulement en 1841, on peut tenir pour assuré, en revanche, qu'il commence plus tôt encore, vers 1836, à écrire en provençal. Le problème de l'antériorité d'une langue par rapport à l'autre n'a donc, pratiquement, aucune importance décisive.

De la même manière, le fait que les Margarideto paraissent en 1847 ne signifie pas qu'à cette date le français a cédé le pas devant son rival puisque des documents attestent que le poète envisageait alors de publier un autre recueil de vers dont le titre était arrêté: Soupirs et prières. Que les événements de février 1848 aient empêché la réalisation de ce projet ne doit pas en faire oublier l'existence. Le bilinguisme apparaît, par conséquent, comme une constante et,

partant, comme un trait distinctif de cette première période.

La composition poétique, à n'en pas douter, absorbe le meilleur des efforts de Roumanille pendant le même laps de temps. Mais à cela ne se borne pas son œuvre. Il publie des lettres de caractère autobiographique dans l'Indicateur d'Avignon (1843-44), collabore au journal satirique La Pie (1846) et va même jusqu'à commettre un roman épistolaire, Une marine (1846), où l'on décèle aisément de multiples influences et bon nombre de naïvetés. Il n'en reste pas moins vrai que si l'on veut essayer de suivre l'évolution de l'écrivain c'est sa poésie qu'il faut interroger. Le volume de Soupirs et prières qui aurait réuni, pour l'essentiel, des vers écrits entre 1838 et 1844, révèle un romantique sentimental fortement marqué par les Méditations de Lamartine. Sous une veine élégiaque trop souvent conventionnelle et mièvre, on devine cependant une expérience personnelle qui transparaît également dans les poésies religieuses, mettant ainsi en lumière une crise qui ébranla, plusieurs années durant, la foi de l'auteur.

Le caractère autobiographique et romantique de l'inspiration s'atténue sensiblement dans les Margarideto. En adoptant le provençal, Roumanille se rapproche de la tradition littéraire propre au domaine de la langue d'oc. Il compose alors des noëls à la manière de Nicolas Saboly et surtout des contes et des fables, deux genres dont la fortune est considérable dans la littérature occitane antérieure. L'élégie elle-même se transforme par l'apport de termes concrets ou réalistes tandis qu'apparaît une poésie sociale et politique révélatrice de préoccupations tout à fait nouvelles. En somme, à la veille de la Révolution de février, notre poète s'apparente à ce qu'on pourrait appeler une tendance modérée du catholicisme libéral.

Le volume des Margarideto mérite également d'avoir sa place dans une histoire du provençal moderne. Si l'on compare les différentes versions des pièces du recueil, on voit se dessiner une double orientation. D'une part, Roumanille épure sa langue en rejetant quelques-uns des gallicismes dont il faisait usage au temps du Boui-abaïssu (1841-43 et 1844-45); d'autre part, il dépouille sa graphie par l'élimination d'un grand nombre de consonnes jugées superflues, se rapprochant ainsi d'une orthographe phonétique. S'il était possible d'étudier plus minutieusement cette question, on constaterait que, dès 1847, certains résultats sont définitivement acquis. Mais quelle que soit la valeur historique que des solutions adoptées, on retiendra de toute façon qu'avant même cette date deux des problèmes qu'auront à résoudre les félibres sont clairement posés.

En 1848 Roumanille a trente ans. Après avoir enseigné à Nyons auprès de Camille Reybaud (1843-45), puis à Avignon au pensionnat d'Antoine Dupuy (1845-47), il est devenu correcteur d'épreuves chez l'imprimeur François Seguin (automne 1847). Désormais il est installé dans la cité des papes. Il prend part à la vie publique, politique et religieuse. Il a tissé autour de lui tout un réseau de relations amicales parmi lesquelles figurent en bonne place quelques-uns des poètes provençaux les plus connus de son temps, Reybaud, Gaut, Crousillat et un jeune garçon plein de promesses, Mistral. La publication et le succès de ses Margarideto (octobre 1847) l'ont désigné à l'attention générale comme le chef de file du renouveau littéraire méridional. En somme, il aurait trouvé sa voie s'il n'hésitait pas encore entre le français et le provençal: les événements vont l'amener à choisir définitivement.

On sait l'enthousiasme suscité par la Révolution de février à ses débuts et les craintes qu'elle ne tarda guère à provoquer. On sait moins bien, sans doute, que les conséquences locales des journées de juin firent naître dans la bourgeoisie avignonnaise une intense frayeur dont les effets se prolongèrent de longs mois durant.

Peut-être mal assurée, la foi républicaine de Roumanille sombra dans l'aventure. Et, pour combattre les idées socialistes qu'une habile propagande diffusait dans les campagnes, sa veine de polémiste qui s'était manifestée, antérieurement, en diverses circonstances d'importance mineure, se donna libre cours.

Il va de soi qu'il serait vain de rechercher dans une œuvre de polémique un grand effort d'équité. Roumanille se soucie moins de discuter les idées de ses adversaires que de les exposer d'une façon sommaire et maladroite pour en souligner l'inconsistance ou les dangers. Quant aux personnages de ses dialogues (1849-51), ils se rangent aisément soit dans la catégorie des "bons", soit dans celle des "mauvais" selon le parti qu'ils représentent. Rien de tout cela ne peut surprendre et il faut bien admettre, au demeurant, que l'argumentation de l'auteur n'a plus pour nous qu'un intérêt secondaire. En revanche, nous sommes encore sensibles au naturel du style, au caractère familier mais non trivial de la langue, à la vérité psychologique de certains traits: en un mot, au réalisme populaire de ces scènes de mœurs. Et l'historien des lettres, de son côté, se doit de relever que ces dialogues créent la prose provençale moderne jusque là délaissée au profit de la poésie.

Publiées d'abord en feuilleton dans un journal d'Avignon, La Commune, puis en brochures séparées, ces œuvres eurent un grand succès. Et, parce que, voulant

s'adresser aux populations rurales, l'auteur avait été conduit à faire usage de la seule langue qu'elles entendaient véritablement, la faveur qu'elles rencontraient auprès du public contribuait au renouveau de la littérature provençale.

Habilement, Roumanille met alors à profit la situation qu'il a acquise, tant auprès de ses confrères qu'auprès de la rédaction du journal, pour entreprendre la publication, toujours en feuilleton, d'un recueil de vers collectif, les Prouvençalo. Ainsi s'achève une brève époque de trois ans (1848-51) marquée avant tout par des préoccupations politiques et s'ouvre une période (1851-1855 environ) caractérisée par l'importance que prennent les problèmes orthographiques et par la constitution de ce qu'on appelle parfois l'Ecole avignonnaise.

Si l'état actuel de nos connaissances ne permet pas de retracer dans ses détails l'historique de la question de l'orthographe, du moins en laisse-t-il apercevoir les étapes essentielles.

Le problème de la graphie n'avait certes pas échappé aux prédécesseurs de Roumanille qui, du fait même qu'ils écrivaient et publiaient leurs œuvres, le résolvaient à leur manière. Toutefois, leur solution, strictement individuelle, ne valait que pour eux-mêmes et aucun d'eux n'affichait l'ambition d'imposer un système à qui que ce fût. Seul Honnorat — un lexicologue, non un écrivain — établissait une doctrine cohérente; mais son monumental et remarquable Dictionnaire arrivait un peu tard (1846-48) pour exercer une influence décisive. Avec Roumanille les choses changent. L'orthographe de ses Margarideto est l'aboutissement de longues réflexions personnelles et de sa collaboration avec Mistral qui, dès l'âge de dix-sept ans, se trouve associé à l'élaboration de ce que tous deux appellent leur réforme. Et ces vues communes, appliquées par la suite aux poésies des collaborateurs des Prouvençalo, vont soulever les protestations des intéressés et porter le débat au grand jour. Dès lors, le problème de la graphie appelle une solution non plus individuelle mais collective.

Ce fut une véritable crise au cours de laquelle Roumanille dut faire preuve de ténacité. Critiqué par Crousillat, attaqué dans la presse par Casimir Bousquet, abandonné pendant un certain temps par Mistral qui adopta un système différent, il s'astreignit à un travail assidu de recherches dont il consigna les résultats dans sa Dissertation sur l'orthographe provençale (1853).

Tout n'était pas réglé pour autant. Cependant la phase publique de la querelle se terminait. S'étant rapprochés et conjuguant de nouveau leurs efforts, Roumanille et Mistral fixent les règles fondamentales de la graphie félibréenne qu'ils exposent succinctement dans les notes de l'édition de Saboly publiée par François

Seguin en 1856 et auxquelles ils soumettent les collaborateurs de l'Armana provençau dès la fin de 1854. Le principal est fait: ultérieurement on n'apportera plus que des retouches de détails et, peu à peu, un nombre croissant d'écrivains, attirés par l'Armana, se rallieront aux solutions de l'Ecole avignonnaise.

De même que l'uniformisation de l'orthographe rencontrait de nombreux obstacles et provoquait des divisions, de même les tentatives de groupement qui devaient aboutir à la création du premier Félibrige se heurtaient, parallèlement, à des difficultés analogues.

Réunir des poésies en langue d'oc, comme le faisait Roumanille en 1851 dans les Prouvençalo, n'était pas une idée nouvelle. Le Bouquet provençau (1823), Lou Tambourinaire et le Ménestrel (1841), Lou Boui-abaiisso (1841-43 et 1844-46) constituaient autant de précédents significatifs d'un besoin généralement ressenti. Mais les éditeurs de ces recueils, le dernier surtout, Désanat, se montraient peu exigeants sur la qualité des contributions qu'ils acceptaient ou sollicitaient. Avec les Margarideto, dont les Notes forment une véritable anthologie, et plus encore avec les Prouvençalo et les Nouvé (1852), il en va différemment. Roumanille se comporte en censeur pour écarter les médiocres et ceux qui, pour des raisons politiques ou morales, lui paraissent indésirables. Le principe d'une sélection s'impose donc.

Peu à peu, en même temps, germe une autre idée dont l'origine pourrait bien être dans le caractère sociable du poète Saint-Rémois. Très tôt, celui-ci aime à s'entourer de confrères et, à défaut de contacts personnels, entretient une correspondance qui révèle un épistolier disert et plein de vie. Ainsi se nouent des relations suivies avec Camille Reybaud, Antoine-Blaise Crousillat, Jean-Baptiste Gaut et Frédéric Mistral, qui s'accompagnent de rencontres plus ou moins fréquentes. Au besoin de rassembler des œuvres s'ajoute de la sorte le désir de réunir leurs auteurs. Mais, par un retour des choses, la scission des "ribeiroun dóu Rose" suivra de près les tentatives de regroupement.

A l'initiative de Gaut et de Roumanille, les poètes provençaux tiennent un premier congrès à Arles (1852). Puis, voulant confirmer le succès obtenu, Gaut met sur pied un rassemblement beaucoup plus nombreux à Aix (1853). Déjà hésitants à l'égard de ce dernier "pèlerinage" qu'ils jugeaient inutile, les écrivains des bords du Rhône devinrent franchement réticents quand ils eurent sous les yeux le Roumavàgi deis troubaires où, à les en croire, trop d'ivraie se mêlait au bon grain. Ils déclarèrent alors leur hostilité au projet de publication de la Soupado et refusèrent tout net de participer au troisième congrès, prévu

pour 1854, que l'inlassable Gaut proposait d'organiser encore à Aix. Dans leur dérobade il faut voir sans doute l'influence de Roumanille, jaloux de l'ascendant que prenait Gaut, mais aussi leur volonté de s'opposer à la constitution d'un mouvement qui, ayant son centre de gravité dans l'ancienne capitale de la Provence, risquait d'être accaparé par les Marseillais dont les doctrines linguistiques contredisaient les principes de la Dissertation sur l'orthographe provençale. Au surplus, depuis plusieurs années déjà, ils avaient pris l'habitude de se réunir soit à Saint-Rémy, soit à Maillane, soit à Boulbon, soit encore et surtout à Font-Ségugne dans la propriété des Giéra. Et, peu à peu, l'idée d'une association avait fait son chemin. Ainsi naquit le Félibrige rhodanien, pléiade hostile à un ensemble trop vaste, qui manifesta sa vitalité en lançant à la fin de 1854 le premier Armana provençau.

On sait que, par la suite, le Félibrige voulut se donner une sorte d'état civil en affirmant qu'il avait été fondé à Font-Ségugne le 21 mai 1854. Sans nier l'existence de cette réunion il est possible, aujourd'hui, d'avancer qu'elle n'eut pas l'importance que lui attribue la tradition. Aux dires de Mistral (Memòri e raconte), le 21 mai mériterait de passer à l'histoire pour deux raisons: d'abord parce que le terme de "félibre" aurait été découvert ce jour-là; en second lieu, parce que la décision de publier l'Armana provençau aurait été prise lors de la même journée. Or, le mot félibre apparaît dans les correspondances dès 1851 et le projet d'un Armana, envisagé à différentes reprises, ne prit corps qu'à la fin de l'été 1854. Le 21 mai n'est donc que la date idéale de la naissance du Félibrige; historiquement il n'a aucune signification et, par conséquent, le problème longtemps débattu des participants (Roumanille n'était pas du nombre) perd tout intérêt.

Si l'Ecole avignonnaise commençait à s'organiser, si elle régularisait son orthographe et se dotait d'un organe, l'Armana, c'est que, désormais, elle avait conscience de sa mission. Ou, du moins — car, vraisemblablement, Mistral nourrissait de plus vastes ambitions dès cette époque de sa jeunesse — que ses membres s'étaient assigné un but commun. Réhabiliter la langue qui se ravalait de plus en plus au rang de patois sous l'influence du français et que certaines couches de la population abandonnaient et méprisaient, tel était leur dessein. Comment le réaliser? Une œuvre collective et annuelle, si utile fût-elle, ne suffisait pas. Pour démontrer la vigueur du mouvement, frapper l'opinion et affirmer la prééminence de l'Ecole avignonnaise, il fallait un coup d'éclat. C'est à cela que s'emploient, après 1855-56, Mistral, Roumanille et Aubanel, si bien qu'en moins de dix-huit mois paraissent Mirèio (janvier 1859), les Oubreto

(novembre 1859) et la Mióugrano entreduberto (mai 1860).

La moins originale de ces trois œuvres, assurément, est celle de Roumanille. L'auteur y reprend les Margarideto, les Nouvé, les Sounjarello (1852) et La part de Diéu; il laisse de côté son poème héroï-comique, La Campano mountado (1857), mais ajoute une section, Li flour de sàuvi. En somme, il offre une vue d'ensemble de sa poésie.

Certes elle ne brille pas par ses qualités artistiques: les amateurs de beaux vers y trouveront difficilement leur compte. Il convient cependant de ne pas négliger ce recueil, ne serait-ce que pour découvrir le sens de l'évolution que nous avons vu se dessiner en passant de Soupîrs et prières aux Margarideto.

Si le romantisme sentimental subsiste dans les Sounjarello (on y pressent, notamment, l'influence de Jasmin), il n'a plus aucune place dans La part de Diéu et dans les Flour de sàuvi. Mêlé activement à la vie des sociétés catholiques d'Avignon (Société de la foi et Société de Saint-François Xavier, plus particulièrement), Roumanille a renoncé à une inspiration qu'il juge désormais frivole pour se vouer à une poésie moralisante dont les enseignements ont quelque chose de pratique. Il s'adresse délibérément à un public populaire auquel il prêche l'amour de Dieu et les vertus simples en empruntant les formes facilement accessibles de la fable et du conte et en faisant usage d'une langue appropriée à ses lecteurs.

On mesure, par conséquent, la distance qui le sépare d'Aubanel et de Mistral. Comparées à la jeune poésie de la Mióugrano et de Mirèio, les Oubreto rangent leur auteur dans une génération — celle du Pré-félibrige — qui, à la date de 1860, ayant déjà donné le meilleur d'elle-même, a perdu sa force d'invention et ne fait que se répéter.

Que Roumanille soit essentiellement l'homme du Pré-félibrige, cela ressort aussi de l'étude du rôle qu'il joue dans l'histoire de ce mouvement. S'il fait figure de chef unique et incontesté de 1847 (Margarideto) à 1851 (Li capelan), il s'efface peu à peu, à partir de ce moment-là, devant la personnalité de Mistral qui revient précisément à Maillane au cours de l'été de 1851. Passé 1860, après que le Félibrige a nettement pris la tête du renouveau provençal, son action ne peut plus être isolée et considérée séparément. Sans doute il participe à l'élaboration des statuts de 1862 puis à celle de l'organisation de 1876; sans doute aussi il reçoit en 1888 ce bâton de maréchal qu'est le titre de capoulîer: il n'en reste pas moins vrai que la direction effective ne lui appartient plus et que son champ d'activité est ailleurs.

Il est devenu l'éditeur des félibres. Les trois premières années de l'Armana

prouvençau ont paru chez Aubanel; mais dès 1858 il prend l'affaire en main. Il ne s'agit pas seulement, pour lui, de rassembler des textes et de les transmettre à l'imprimeur. Il doit faire appel aux collaborateurs, classer leurs œuvres, les retoucher, corriger leur orthographe et les communiquer à Mistral qui révise le tout. Il lui faut ensuite apaiser les susceptibilités de ceux qui ont été laissés de côté ou qui s'estiment maltraités par les censeurs. Enfin, il convient de solliciter les critiques des différents journaux pour que, grâce à leurs articles, la vente du petit livre soit assurée dans les villes principales. Au total, un travail de plusieurs mois que Roumanille recommence chaque année avec une ardeur et une joie que n'entament pas les approches de la vieillesse et que dissimulent mal quelques accès de mauvaise humeur.

Il édite aussi les Obro felibrenco. Les siennes, naturellement, et celles de bon nombre de ses confrères: Aubanel, Crousillat, Gras, Mathieu, Mistral, Roumieux, Tavan. Et, avec l'aide de Mistral, il entreprend d'offrir aux lecteurs modernes des œuvres épuisées, telles que le Galoubet de Morel (1862) et le Siège de Cadaroussa de l'abbé Favre (1868), après avoir adapté leur graphie aux normes félibréennes.

Si l'on ajoute à cette action en faveur du rayonnement de la littérature provençale le fait que Roumanille contribue à la Renaissance en publiant ses Conte prouvençau, on aura une idée d'ensemble de la place qui lui revient dans l'histoire du Félibrige. Et, puisque nous nous proposons d'étudier séparément les Conte, notre esquisse biographique pourrait s'arrêter là.

Mais il n'est pas permis de passer sous silence un problème qui, jusqu'ici, n'a guère été abordé que par les spécialistes d'Aubanel: celui de l'inimitié des deux écrivains. A ce sujet, deux remarques préliminaires paraissent souhaitables. Il convient, en premier lieu, de souligner la gravité du débat: le jugement que l'on portera sur l'homme que fut Roumanille dépend pour une large part de l'interprétation que l'on donnera de ce navrant épisode. C'est dire, deuxième observation, qu'en la matière s'imposent de façon toute particulière et l'objectivité et la sérénité.

Contrairement à ce que j'ai fait dans les pages qui précèdent, je ne tiendrai, ici, aucun compte de mes recherches personnelles, me réservant d'apporter, le moment venu, les témoignages que j'ai recueillis. Je me bornerai donc à exposer très brièvement la question.

Trois thèmes de réflexion permettent, me semble-t-il, de la cerner. L'attention doit se porter sur les raisons profondes du désaccord: opposition des caractères

et des conceptions artistiques notamment. Il importe, en second lieu, de retracer l'historique de cette brouille. Enfin, il faut tenter de savoir si, oui ou non, Roumanille a joué un rôle dans la condamnation des Fiho d'Avignoun par l'archevêque d'Avignon.

Sur les deux premiers de ces points des arguments valables ont été avancés; mais tous ne sont pas également convaincants et la documentation connue pêche par son évidente insuffisance. Au sujet du troisième on ne peut qu'avouer une gêne extrême de la culpabilité de Roumanille aucune preuve, aucun témoignage irréfutable n'a été apporté, alors que les faits datent de plus de quatre-vingts ans et que personne ne fait obstacle, du côté du Saint-Rémois, à la recherche et à la publication de la vérité.

Cela étant, on admettra que la seule attitude équitable, pour l'heure, consiste à rejeter l'accusation et à déplorer la suspicion qui pèse encore sur la mémoire d'un écrivain longtemps après sa mort.

Les CONTE PROUVENÇAU.

D'abord insérés dans l'Armana provençau, réunis ensuite, avec d'autres écrits, dans les Oubreto en proso (1864), publiés enfin séparément à deux reprises du vivant de l'auteur (1884 et 1889), les Conte provençau e li cascareleto restent à juste titre, de nos jours encore, l'œuvre la plus connue de Roumanille. Certes, leur renommée n'est pas universelle et bon nombre de lecteurs qui ont goûté Le curé de Cucugnan ignorent qu'en l'occurrence Alphonse Daudet s'est contenté de faire œuvre de traducteur. Mais peut-on le leur reprocher si l'on songe que le recueil de Roumanille a disparu depuis longtemps des librairies?

Provençaux, ces contes le sont par les allusions qu'ils renferment à des traits de mœurs, à des usages et à des croyances ainsi que par la façon de penser et de parler de leurs personnages. Ils le sont plus encore par leur localisation. De toute évidence, en situant leur action dans telle ville ou tel village du Midi, le narrateur entend rester dans un cadre familier à ses lecteurs et créer ainsi une sorte de connivence qui accroît l'intérêt de son récit.

Mais ce sont là procédés couramment employés par les conteurs de tous les temps et de tous les pays. En fait, les thèmes fondamentaux des Conte provençau n'ont aucun caractère spécifiquement provençal. Tout en présentant un certain nombre de variantes, ils appartiennent au vaste fonds populaire commun à toutes les civilisations. De sorte qu'on a pu (Mario Chini) établir de nombreux rapprochements avec des œuvres analogues recueillies dans

d'autres régions de France, en Italie, en Inde, etc., et qu'une enquête systématique permettrait d'allonger la liste de ces comparaisons.

C'est dire que ces Conte mettent en scène non des personnages essentiellement réels (ils peuvent l'être) dans un cadre nécessairement défini, mais des types humains ou, plutôt, des traits humains. Sottise ou esprit (Li dous porc), entêtement (Merle e merlato), ruse des femmes (La cabro), fragilité des sentiments (Lou mège de Cucugnan), discrète satire des gens d'Eglise: tels sont, entre beaucoup d'autres, quelques-uns des motifs autour desquels s'ordonnent les situations. Rien de cela n'est strictement provençal.

Il n'en reste pas moins vrai que Roumanille a entendu bon nombre de ses contes dans la bouche de ses proches; mais non pas tous. Ses correspondants n'hésitaient pas, quelquefois, à lui soumettre ceux qu'ils connaissaient eux-mêmes et à l'inviter à les arranger en vue de leur publication dans l'Armana. Souvent gauches, voire informes, ces textes offrent au critique — ce que ne permet pas, bien évidemment, la transmission orale — l'occasion inespérée d'analyser le travail délicat d'élaboration qui, à partir de données brutes, conduit à l'œuvre achevée. En d'autres termes, ils aident à mieux comprendre l'art du conteur.

Cet art, il serait erroné, à coup sûr, de croire que l'auteur le découvre seulement à l'époque où les circonstances l'amènent à collaborer à l'Armana. En fait, la plupart de ses poésies antérieures annoncent les Conte prouvençau. Ses contes en vers, naturellement, qui occupent une place non négligeable dans les Margarideto. Ses fables aussi, à propos desquelles une comparaison avec La Fontaine, son modèle, fait ressortir l'ampleur qu'il confère au récit proprement dit. D'autres pièces encore, qui s'y prêtaient moins bien, prouvent que les vers de Roumanille ont généralement un caractère narratif et dramatique: il suffit de parcourir les noëls pour s'en convaincre. Bref, quel que soit le genre littéraire considéré, la même tendance s'affirme.

Si, au lieu d'envisager le problème sous l'angle des genres, on s'attache à la chronologie des œuvres, on aboutit à une conclusion tout à fait semblable. Le lyrisme de Soupairs et prières s'estompe nettement dans les Margarideto au profit du récit et du dialogue qui règnent dans La part de Diéu, La campano mountado et les Flour de sàuvi. Son expérience d'écrivain conduisait donc Roumanille, par une sorte de cheminement inéluctable, vers ce terme que sont les Conte prouvençau.

Il est sans doute malaisé de trancher en la matière: néanmoins il semble que notre conteur ait une prédilection pour l'élément dramatique. Courte dans la

majorité des cas, sa narration se développe rarement pour elle-même. Elle se présente plutôt comme une introduction au dialogue quand elle n'est pas, purement et simplement, le tissu qui relie les différentes parties de celui-ci. De là, un découpage de l'action en scènes successives qui fait de certains contes des comédies ou des farces. Que l'on se reporte, pour avoir deux exemples de cette technique, à La cabro et à Merle e merlato.

L'art du dialogue, nous l'avons noté précédemment, Roumanille l'avait pratiqué dans ses œuvres politiques en prose du temps de la seconde République. Déjà il avait fait preuve du sens de la répartie et, sauf dans Li capelan, il avait su éviter les longueurs. Avec les Conte le dialogue acquiert encore plus de vie. Fréquemment interrompu par la narration proprement dite et s'insérant dans une action qui tend vers un dénouement rapide, il gagne en brièveté et en densité. Enfin, l'aisance avec laquelle il se déroule tient pour une part à la maîtrise accrue de l'auteur dans le maniement de la langue.

Dans ce domaine aussi, il se réalise pleinement. Il imite avec bonheur le parler populaire, à la fois simple et direct mais également imagé et riche en idiotismes — dont il abuse parfois au détriment du naturel. Il a rejeté de son vocabulaire les gallicismes qui le déparaient jadis, sans recourir pour autant à des termes rares susceptibles d'embarrasser un public — celui de l'Armana — mal préparé à la lecture d'œuvres savantes. Il parvient de la sorte à se forger un instrument à la fois souple et précis, exempt de trivialité et de recherche.

En définitive, si les Conte prouvençau se situent au sommet de l'œuvre de Roumanille ce n'est pas que la chronologie l'ait voulu ainsi. C'est le fruit de la lente élaboration d'une technique formée à travers des expériences diverses et c'est le résultat de la rencontre entre un art désormais adulte et une matière tout ensemble populaire et universelle.

RENÉ DUMAS

LOU CURAT DE CUCUGNAN



L'abat Martin èro curat... de Cucugnan.

Bon coume lou pan, franc coume l'or, amavo si Cucugnanen coume un paire sis enfant; pèr éu soun Cucugnan sarié 'sta lou paradis sus terro, se li Cucugnanen i'avien douna, fèsto e Dimenche, e subre-tout pèr Pasco, un pau mai de satisfacioun. Car es verai de dire que, souvènti-fes, ai las! avié, pèr ausi sa messo li Dimenche, lou clerjoun que la servié, e sa servicialo, que penecavo; e pèr canta vèspro, soun sacrestan e soun campanié. Dins soun counfessiounau lis aragno fielavon, e lou bèu jour de Pasco, restavon lis oustìo au founs de soun sant cibòri! E certo, n'en èro tranca lou cor dóu bon prèire: bon prèire, à Diéu demandavo que ié faguèsse la gràci de pas mourir avans d'avé dins lou pargue encleda tout soun avé, soun paure avé tout esparpaia, e qu'èro sèmpre souto la goulo e la dènt dóu Loup, dóu negre e traite Loup!

Or, anas vèire que Diéu l'ausiguè.

Bon jour e bèu Dimenche, à la messo dóu prone, lou Curat de Cucugnan mounto en cadiero, e:

— Mi fraire, dis, vouliéu vuei vous anouncia quicon que de-segur vous aurié fa grand gau, mai vese pas à moun entour, pèr m'ausi, proun crestian acampa. Vouliéu vous parla d'un tresor, — iéu sabe ounte s'atrovo, — que fara de richas de tóuti li Cucugnanen, fuguèsson-ti plus paure que Jo! Lou destouscaren Dimenche que vèn, e cadun n'aura sa part. Que voulès que vous digue iéu, en vesènt soulamen dins lou sant tèmple moun clerjoun Niset, que se languis d'escoula li bureto; Misè Rousselino, beillesso de la coungregacioun, qu'es intrado à la glèiso quand la messo èro despouchado, dóumaci amoulavo

sa lengo sus lou casaquin d'Oursulo; Aubert, noste companié, que, tout-escas, oubliavo au cabaret de souna lou darrié: e pièi Mèste Bernat, qu'espèro en roupihant la fin de moun prone... Que voulès que vous digue?... A Dimenche, mi fraire! Au tresor pescarés. Es la gràci que vous souvète.
Amen!

L'aguè proun de Misè Rousselino pèr esbandi dins Cucugnan la bono nouvello dóu tresor. Lou Dimenche venènt, tout Cucugnan au prone courreguè coume l'avé cour à la sau: cadun voulié sa part dóu tresor; memamen d'ùni que i'a emé d'autre s'agarissien, car n'en voulien mai que sa part. Dins la glèiso s'acampèron que tout-bèu-just Aubert venié de souna lou proumié. Basto, après l'Evangèli, Moussu Martin mounto en cadiero e dis:

— Mi fraire, vous lou dise de-bon e bèn de-bon: paure s'endrudiran e riche s'apauriran, se riche soun sourd e se paure m'entèndon. Lou tresor, lou tenèn. Sauprés ounte èi quand descendrai. Escoutas que vous parle.

Quau vous a pas di que, l'autro niue, me capitère, iéu, miserable pecadou, à la porto dóu paradis. Piquère: Sant Pèire me durbiguè.

— Hoi! es vous, moun brave Moussu Martin! me faguè. Quete bon vènt... e que i'a pèr voste service?

— Bèu Sant Pèire, vous que tenès lou grand libre e la clau, pourrias me dire, se siéu pas trop curious, quant avès de Cucugnanen en paradis?

— Ai rèn à vous refusa, Moussu Martin. Assetas-vous. Ensèn anan vèire eiçò. E Sant Pèire prenguè soun gros libre, lou durbiguè, boutè si bericle:

— Vejan un pau: Cucugnan, disèn, Cu... Cu... Cucugnan. Ié sian. Cucugnan... Moun brave Moussu Martin, siéu bèn facha de vous lou dire, la pajo es touto blanco. I'a pas uno amo... Pas mai de Cucugnanen que d'espino dins un lèu.

— Coume! degun eici de Cucugnan, degun? Es pas poussible! Agachas miés...

— Degun, sant ome! Regardas vous-meme, se cresès que galeje.

E, pecaire! picave di pèd, e li man jouncho, cridave misericòrdi.

Alor Sant Pèire:

— Fau pas se maucoura coume acò, que n'en auras quauque marrit cop de sang. N'en sias pièi pas l'encauso, vous. Vòsti Cucugnanen, vesès, dèvon faire, osco seguro, uno pichoto quaranteno en purgatòri.

— Ah! pèr carita, grand Sant Pèire! fasès que posque au-mens li vèire, li vèire e lis assoula!

— Voulountié, moun ami! Tenès, cargas lèu aquéli sabato, que li camin soun pas bèu de rèsto. Acò vai bèn!... Aro, caminas, caminas dre davans vous. Vesès, eilalin, après lou recouide? Atrouvarés uno porto d'argènt touto escrincelado de crous negro... à vosto man drecho... Picarés e vous durbiran. Adessias!

Tenès-vous siau e gaiardet.

E caminère... caminère! Quanto batudo! fai orre de ié sounja! Un draïou clafi de roumias, de quiéu-de-got que lusissien e de serp que siblavon, à la porto d'argènt m'aduguè.

— Pan! pan!

— Quau pico? me fai uno voues rauco e doulènto.

— Lou Curat de Cucugnan.

— De...?

— Cucugnan.

— Ah! Intras.

Intrère. Un grand bèl ange, emé d'alo sournou coume la pego, em'uno raubo resplendènto coume lou jour, em'uno clau de diamant pendoulado à sa centuro, escrivié, cra-cra, dins un grand libre, plus gros que lou de Sant Pèire...

— Finalamen, que voulès e quau demandas? diguè l'ange.

— Bèl ange de Diéu, vole saupre, se siéu pas trop curious, s'avès eici li Cucugnanen.

— Li...?

— Li Cucugnanen, li gènt de Cucugnan, que n'en siéu lou priéu...

— Ah! l'abat Martin, parai?

— Pèr vous servi, Mounsen.

— Disès dounc Cucugnan...

E l'ange duerb e fuieto soun grand libre, bagnant soun det emé d'escupagno, pèr que lou fuiet resquihe miés...

— Cucugnan! — dis, trasènt un long souspir... Moussu Martin, avèn en purgatòri degun de Cucugnan.

— Jèsu! Mariò! Jousè! degun de Cucugnan en purgatòri! O Diéu, grand Diéu! ounte soun dounc?

— Eh! sant ome, soun en paradis! Ounte diàussi voulès que siegon?

— N'en vène...

— N'en venès!!... Eh bèn?

— Eh bèn! ié soun pas!... Ah! bono Maire dis ange!...

— Que voulès, Mounsen lou Curat? se soun ni en paradis ni en purgatòri, l'a pas de mitan, soun...

— Santo crous! Jèsu, fiéu de Dàvi! ai! ai! ai!... es-ti poussible? M'aurié fa, Sant Pèire, quauque marrit tour?... Pamens n'ai pas ausi canta lou gau!... Ai! pàuri nautre! coume anarai en paradis, se mi Cucugnanen ié soun pas?

— Vesès, moun paure Moussu Martin, se voulès, riboun-ribagno èstre segur de tout eiçò, e vèire de vòstis iue ço que n'èi e ço que viro, prenès aquéu draïou,

filas en courrènt, se poudès courre... Atrouvarés, à man gauchò, un grand pourtau. Aquí vous assabentarés de tout. Diéu vous lou doune!
E l'ange barrè la porto.

Èro un long draïou tout calada de carboun ardènt. Trantaiave coume s'aviéu begu; à cade pas m'embrouncave; ère tout en aigo, cade péu fasié soun degout e barbelave de la set... Mai basto! gràci i sabato que lou bon Sant Pèire m'avié prestado, me brulère pas li pèd.

Quand aguère proun trantaia, balin-balant! veguère, à man gauchò, uno porto... noun, un pourtau, un pourtalas tout badant coume la goulo d'un grand four. Oh! mis enfant! quet espetacle!... Aquí me demandèron pas moun noum; aquí ges de registre. A boudre e à plen de porto on intro, mi fraire, coume lou Dimenche intras au cabaret.

A gros degout susave, e pamens ère tout afrejouli e tremoulave. Mi péu s'esfoulissien. Sentiéu l'uscle, la car rabinado, quicon coume l'oudour que s'espandis dins noste Cucugnan quand lou manescan Aloi brulo, pèr lou ferre, la bato d'un vièi ase! Perdiéu alen dins un aire cremant e qu'entrounavo, ausiéu uno orro cridadisso, de gingoulamen, d'ourlamen e de juramen.

— Eh bèn! intres o intres pas, tu? — me fai, en me pognènt de sa fourco, un demòni banaru.

— Iéu? intre pas. Siéu un ami de Diéu!

— Siés un ami de Diéu?... Eh! bougre de rascas! que vènes faire eici?...

— Vène... ah! me n'en parlés pas, que pode plus me teni sus mi cambo... vène... de liuen... umblamen vous demanda... se... pèr cop d'asard... auras pas eici... quaucun... quaucun de Cucugnan!...

— Ah! fiò de Diéu! fas lou mato aquí, tu, coume se sabiés pas que tout Cucugnan es eici! Tè, laid courpatas, regardo, e veiras coume lis adouban, eici, ti famous Cucugnanen!...

E veguère, au mitan d'un espaventable revoulun de flamo:

Lou long Gau-galin, — l'avès tóuti couneigu, mi fraire! — que tant souvènt s'empegavo, e qu'espoussavo tant souvènt lis arno à sa pauro Claroun.

Veguère Catarinet, aquelo couquinoto! emé soun nas en l'èr, vous ensouvèn... que ié toumbè 'n fèrri...

Veguère Pascau Det-de-pegno, que se fasié d'òli emé lis óulivo de moussu Julian.

Veguère Babèu la rapugarello, qu'en glenant, à pognado, pèr nousa pulèu sa garbo, pescavo i garbeiroun.

Veguère Mèste Grapàsi, qu'ouliavo tant bèn la rodo de sa barioto.

E Dóufino, qu'au pres dóu la vendié l'aigo de soun pous.

E lou Troussa, que quand me rescountravo pourtant lou Bon-Diéu, filavo soun camin, barreto sus la tèsto, la pipo au mourre e fièr coume Artaban... coume se rescountravo un chin!

E Coulau emé sa Zeto, e Jaque, e Pèire, e Tòni!...

Esmougu, blave de pòu, ferniguè tout l'auditòri, en vesènt, dins l'infèr tout dubert, quau soun paire e quau sa maire, quau sa grand e quau sa sorre...

— Sentès bèn, mi fraire, qu'acò pòu pas dura. Ai cargo d'amo, e vole, vole vous sauva de l'abime ounte tóuti cabussas, lou vesès. Deman me boute à l'obro, pas plus tard que deman. E proun d'obro i'aura! Mai vejeici l'estiganço.

Pèr que tout vague bèn, ié fau metre bon ordre. Anaren à-de-rèng, coume à Jounquiero quand danson:

Deman, dilun, counfessarai li vièi e li vièio. Acò n'èi rèn.

Dimars, lis enfant. Aurai lèu fa.

Dimècre, li chato e li droulas. Sara proun long.

Dijòu, lis ome. Couparen court.

Divèndre, li femo. Ié dirai: pas d'alongui.

Dissate, lou móunié!... — que, pèr éu soulet, faudra bèn tout un jour!

E se Dimenche avèn acaba, saren bèn urous!

Es egau, quand lou blad es madur, fau que lou blad se cope; quand es vueja lou vin, fau que lou vin se begue. I'a proun linge sale, fasen bugado, e fasèn-la bono. Oh! que leissiéu!

Mis enfant, mi pàuris enfant! es la gràci... e lou tresor que vous souvète.

Amen!

Ço que fuguè di fuguè fa: coulèron bugado.

Despièi aquéu Dimenche memourable, lou parfum di vertu de Cucugnan se respiro à dèl lègo à l'entour.

E lou bon pastre Mounsén Martin, urous e trefouli, a pantaia, l'autro niue, que segui de tout soun avé, escalavo, en trelusènto proucessioun, au mitan di cire atuba, d'un nivo d'encèns qu'embaumavo, e dis enfant de Cor que cantavon *Te Deum*, lou camin estela de la Ciéuta de Diéu!

E vaqui l'istòri dóu Curat de Cucugnan, talo que l'escriguè aquéu gusas de Roumaniho, — talo peréu que la tenié d'un autre bon coumpaire.

1867 - Edicioun de 1884

x x x x x x x x x x x

LI DOUS PORC



I

I'a lou Bourniclet, — ié dison peréu Manjo-quand-l'a, es de Courtesoun, — qu'avié dous porc.

— Quant vos de toun porc? ié diguè Jan Coudeno, qu'es car-saladié en Avignoun.

— Tant...

— Te n'en baie tant.

— N'en vole tant...

Pachejèron proun... Mai basto, toumbèron d'acord, man dins la man.

— Es necite e bèn entendu, faguè Jan Coudeno, que gardes la bèsti encaro uno bono quingenado, pèr que fague tóuti si graisso, e que pièi me l'adugues en Avignoun. Avans de l'adurre, m'escríeuras pèr m'averti, e toun argènt sara lèst.

— Fugues tranquile.

— E afranquiras la letro.

— Rèn de plus juste.

Quand, à visto d'iue e au touca de la man, lou porc fuguè proun gras, lou Bourniclet faguè la letro, e lèu à la posto la pourtè:

— Moussu, dis au Moussu dóu burèu, es pas que noun lou sachés, es iéu que siéu lou Bourniclet, que me dison peréu Manjo-quand-l'a.

— Que i'a?

— I'a, Moussu, qu'ai fa un pache, la man dins la man, emé Jan Coudeno, qu'es d'Avignoun... Sabe pas se lou couneissès... Es un ome de voste age, de voste péu, e de...

— Vai bèn... E pièi?...
 — E pièi, m'a di de l'escrèure pèr l'averti, e que moun argènt sarié lèst... e pèr ié dire peréu qu'arribaren après-deman sèns fauto en Avignoun, apereiça sus li dèd ouro, iéu, la femo, noste drole, e lou noble, en parlant pèr respèt.
 — E bèn! sourtès, bèl innoucènt! trasès vosto letro pèr lou trau. Pièi iéu...
 — Escusas se vous cope, Moussu: m'a di de l'afranqui. Valènt-à-dire...?
 — Valènt-à-dire qu'en l'afranquissènt, pagara pas lou port.
 — Hoi!... Mai coume!... Pagara pas lou porc?
 — Eto-mai! Pagara pas lou port.
 — Pagara pas lou porc!... Ah! Moussu, fasès bèn de me lou dire. Sias un brave ome. Quau vòu de bèu porc, que li pague! Gramaci, Moussu!
 E lou Bourniclet lèu virè brido.
 E se disié, en estrassant sa letro:
 — Gràci à Diéu, sian pas dóu Martegue!...

E ve-n-aqui un!

II

E aro, veici l'autre:
 Bousièli, de Bedarrido, cousin segound de Jan-Janet e qu'a pèr femo Nanoun-la-Pèco, tuè soun porc.
 D'ourdinàri, quand tuon lou porc, es fèsto à l'oustau, e pamens, lou jour que sagatè lou siéu, Bousièli èro forço apensamenti.
 Digen perqué: se saup qu'es d'usage, aquéu jour de fèsto, de manda de fricassèio (1) i parènt, i vesin, is ami, e peréu à Moussu lou Curat: un pau de boudin eici, un pau de saussisso eila... que sabe iéu?
 E, ma fisto! emai fuguèsse pas de Carpentras, amavo mai tout que la mita, Bousièli, e se disié:
 — Viedase!... Eh! se fau que rènde à Jaque, emai à Pèire, à Matiéu, emai à Jan, emai à Tòni, li douno que nous faguèron quand tuèron soun porc, me vai resta dóu miéu que la tèsto e la co!... Que lou diable lou porc emai lou porc!...
 Èro proun dins l'emboui!
 Que faire?... Vai demanda counsèu à soun ami Trefume, qu'èron vesin, e ié dis:
 — Ai tua moun porc... E veici moun cas. Entre nautre fugue di... Coumprenes bèn que, se dève rèndre li presènt que m'an fa Jaque, Pèire, Tòni...
 — Coumprene.
 — Me vai resta dóu miéu que la tèsto...

— E la co. Coumprene!... Acò t'enqueto? Que siés nèsci!... Te fas pièi de crous de paio (2), moun brave Bousièli! Ve, bèl ami, s'ère tu...

— S'ères iéu?

— S'ère tu... Escouto-me. Pendoulariéu moun porc à la fenèstro, e lou leissariéu aqui touto la niue. Se saup que lou seren bounifico forço la car de porc. Auriéu pamens siuen de lou bèn estaca. L'endeman de bon matin, despendoulariéu moun porc bèn bounifica, l'espeçariéu, l'estremariéu, e diriéu en tóuti que me l'an rauba. E, coume acò, fariéu de presènt en res.

— Ah! pèr aquelo, osco! ié dis Bousièli. As resoun, Trefume. Siés un ome. Ansin farai. Gramaci!

Ansin faguè.

E dins la niue, — acò se devino, — l'ami Trefume despendoulè lou porc, emai fuguèsse bèn estaca, l'especè... e l'estremè.

Bousièli se levè d'ouro, e... adiéu moun porc! Fai lou fiò di pèd, se derrabo li péu, em'acò part, esglaria:

— Oh! d'aquéli gusas! — crido, — m'an rauba moun porc!...

Rescontro soun ami Trefume:

— Trefume, ié vèn, m'an rauba moun porc!

— Bèn! fort bèn! ié respond plan-plan lou counseiaire.

— Es de-bon, te dise, me l'an rauba, li capoun! Ah! tenès, pièi, engreissas de porc!

— Acò 's acò! fasèn bèn noste role! es ansin que fau dire.

— Oh! mai, sacre couquin de bon goi! quand iéu t'afourtisse que me l'an veritablamen rauba!...

— Brave! acò's bèn di. Bramo, moun bèu, bramo: dóu mai bramaras, dóu mai lou creiran. E, veses, ansin, moun ome, lou porc sara tout tiéu... emai la fricassèio!

Edicioun de 1884

X X X X X X X X X X X X

LOU MÈGE DE CUCUGNAN



Èro un medecin que n'en sabié long, car n'avié forço après; e pamens, dins Cucugnan, ounte despièi dous an s'èro establi, i'avien pas fe. Que voulès? toujours lou rescountravon em' un libre à la man, e se disien, li Cucugnanen:

— Saup rèn de rèn, noste mège; fèbre-countùnio legis. S'estùdio, es pèr aprendre. S'a besoun d'apprendre, es que saup pas. Se saup pas, es un ignourènt.

Poudien pas li leva d'aquí, e... i'avien pas fe.

Un mège sènso malaut es un calèu sènso òli. La fau pamens gagna, la vidasso, e noste paure mesquin gagnavo pas l'aigo que bevié.

Èro tèms, certo, qu'acò finiguèsse.

Un jour, pèr n'en vèire la fin, lou mège faguè dire dins tout Cucugnan que sa sciènço èro tant grando, e tant pouderoso, e tant soubeirano, qu'èro capablo, noun soulamen de gari un malaut, ço qu'es un jo d'enfant, mai de ressuscita 'n mort, ço que pòu se dire un gros miracle de Diéu!

— Eto-mai, un mort, disié, mort e enterra!... E lou ressuscitarai quand voudran, en plen jour, en plen cementèri, davans tóuti!

Ah! n'i'aguè gaire que lou creiguèron!

Lis incredule pamens se disien:

— Que risan de lou metre à l'esprovo? Fau lou vèire à l'obro: à l'obro se recounèis l'óubrié. Pòu reüssi: es un ome qu'a tant legi! E se fai tant de bèllis envencioun à l'ouro dóu jour d'íuei... Hòu! pièi, se reüssis lou miracle, picaren di man; se lou manco, ié faren la bramado. Que n'en ressuscite un! es aquí que veiren s'a teta de bon la.

Basto! fuguè counvengu que, lou Dimenche venènt, à miejour sounant, Moussu lou mège, en plen cementèri de Cucugnan, devié ressuscita 'n mort, dous, se falié. I'aguè meme de femo que diguèron ùni nòu o dè!

Dounc, bèn avans l'ouro dicho, aquéu Dimenche, lou cementèri sieguè plen coume la glèiso à la messo dóu sant jour de Pasco. Lou repli de miejour avié panca souna que Moussu lou mège, fidèu à sa proumesso, arrivè, de negre tout vesti. Aguè proun peno e jouguè proun di couide pèr se faire un camin vers la crous e uno plaço sus soun pedestau.

Aqui, saludè, s'escurè, e:

— Mis ami, diguè, vous ai proumés de ressuscita 'n mort: tendrai paraulo. N'en lève la man. Vejan! e silènci!... M'es pamai dificile, segur, de reveni Jaque o Jan, que Nanoun o Babèu, que Glaude o Simoun... Voulès que vous ressuscite... Simoun? Coume ié disias?... Simoun Cabanié... qu'es mort d'un marrit pluvèsi, i'aura lèu un an?

— Escusas, Moussu lou mège, diguè Catarino, véuso dóu paure Simoun. Èro certo un brave ome, fasié moun bonur, e lou plourarai tant que Diéu me gardara lis iue de la tèsto! mai lou ressuscités pas, vesès, car, vèngue la fin dóu mes, quitarai lou dòu... que me vole marida 'mé lou long Pascau. De vuei en vue fan li crido, — proumié, darrié. — Ai reçaupu li presènt.

— Ah! que fasès bèn de me lou dire, Catarino!... Eh bèn! alor, se ressuscitave Nanoun Péu-rouge, qu'enterrèron lou jour de la Candelouso?...

— Gardas-vous-n'en bèn, Moussu lou mège, cridè Jaque Lamelo: Nanoun èro ma femo. Sian resta dès an ensèn, dès an de purgatòri, tout Cucugnan lou saup. Que Nanoun rèste ounte èi, pèr soun repaus e pèr lou miéu. Un pico-pebre, Moussu! testardo coume un ase, e vanelouso, e garrouio, e chaupiasso, em' acò pièi li man traucado, em 'uno lengo de serp, Moussu, qu'aurié fa batre la Santo Vierge emé Sant Jousè! E... se disiéu tout!...

— Mai pamens... mis ami...

— Escusas se vous cope, Moussu lou mège... Femo morto, capèu nòu: coume Nanoun me leissè tres enfant, — que segur sèmlon pas soun paire, e coume, lou coumprenès, lis aviéu sus li bras, me siéu remanida. Es dounc fort inutile...

— Vai bèn. Coumprene. — Es clar que sarié veritablamen un orre martire pèr tu, s'aviés dos femo dins toun oustau. N'i'a proun d'uno e de rèsto!... Eh bèn! alor ressuscitarai, — car, bòn gènt, fau n'en reviéuda un... Tenès, lou brave Mèste Pèire.

— Mèste Pèire dóu Mas-vièi? diguè Fèli Bono-Pougno.

— Éu-meme.

— Ah! moun paure paire!... Que Diéu lou repause, Moussu lou mège!... Un sant ome, vrai! Lou ressuscitessias pas, que, se tournavo en vido, atroubarié proun emboui dins nòstis afaire, e n'en aurié lou cor tranca, éu que, pechaire! amavo tant de nous vèire d'acord! Nous sian parteja, après proun batèsto e un long proucès, e à tiro-péu, quàuqui pichot tros de terro, aperi aquí. Sian siès, quatre

drole e dos chato. Avèn tóuti forço enfant, e cadun tiro de soun bout e viro l'aigo à soun moulin. E i'a res de bèn drut, boutas, dins la famiho...

— Sara dounc pas poussible...?

— Perdoun!... Se nous lou ressuscitavias, nous faudrié faire, entre tóuti, uno pensioun au paure vièi, rèn de plus juste. Mai lis annado soun tant marrido, Moussu lou mège! Lou sabès, li magnan fan de chico (3), se fan quicon; li vigno an lou mau, li blad n'an rèn fa, lis óulivo an lou verme, plòu pas, la garanço es en dounacioun...

— Eh bèn! siegue! leissaren dourmi Mèste Pèire.

— Mai, coume eici siéu pas vengu pèr enfiela de perlo, e tóuti vous pèr me regarda faire, reviharai... Quau voulès dounc que vous revihe?

— Gatouno! revihes ma Gatouno! crido alor uno femo en plourant coume uno Madaleno.

— Noun! noun! Moussu lou Dóutour, dis uno chato. Ah! ma bello vierge, qu'as bèn fa de mouri!... Avans de mouri me diguè tout... E ié meteguerian pièi sa raubo blanco e de flour sus la tèsto!... Semblavo uno nòvio. En terro santo leissas-la, car em'uno autro soun amaire vèn de se rauba!

— Pauro, pauro Gatouno!... Vesès, acò 's proun enfetant... Vau finalamen reviha lou Besuquet, qu'avalè sa lengo en manjant de merlusso i'a 'no mesado.

— Vole pas, iéu, vole pas! cridè Louviset Gaugalin, li dous bras en l'èr! M'avié vendu sa vigno e soun maset à founs perdu. I'ai paga mai que sa valour, dès an à-de-rèng, en bèus escut-blanc, e i'a jamais manca 'n sòu. Me faudrié tourna-mai paga sa pensioun? Sarié pas juste, Moussu lou mège.

— Me n'en diras tant!... Eh bèn! siegue!... Vejan! n'en sabe un que mourriguè, leissant ni femo, ni enfant, ni fraire, ni sorre, mai l'eisèmples de tóuti li vertu, e si quatre sòu à voste espitau: voste bon Curat, que tant vous amavo, que plourerias tant! e que, pèr l'amour de vous, faguè, vous ensouvèn? un tant rude viage dins l'autre mounde; bouscant, paure pelègre! (4) pèr tout cantoun e caire, si Cucugnanen, e lis atrouvant tóuti, fin que d'un, — ai! malur! — dins l'infèr tout dubert? Se lou ressuscitavian!

— Ah! nàni! nàni! cridèron, uno d'eici, l'autro d'eila, quàuqui devoto dóu gros grun. Nàni! nàni! Moussu lou mège!...

— Dóumaci, fai Misè Rousselino, Maire de la coungregacioun... dóumaci èro vièi, ah! paure! e sourd coume un toupin, bèn tant sourd que... quand me counfessavo, se ié pariave figo, me respoundié rasin. Leissas-lou dins la glòri de Diéu!... car pièi, avèn aro un Curat qu'es jouine e qu'a 'n biais galant; es brave coume un sòu, e canto coume uno ourgueno, predico coume un serafin, e meno sa barco coume se dèu...

— Que vous dirai?... Pèr qu'acò 's ansin, viren-nous d'un autre caire: tenès,

vesès, aqui-davans, uno pichoto crous de bos? dirias que l'erbo flourido e li blanc cacalausoun an vougu n'escoundre la tristo coulour negro, tant de pertout li cacalausoun blanc se ié soun empega, e tant à soun entour a bèn grandi e flouri l'erbo! Es lou cros d'un enfant de la. Avié dès mes quand mouriguè: l'escritèu lou dis. Sarié pecat segur de lou ressuscita: es tant urous d'èstre mort, de pas viéure dins un mounde ounte s'ausis... ço que me disès, mis ami!... Se pamens voulès que lou revèngue, tambèn lou revendrai.

— Moussu lou Dóutour, fai alor uno bravo vièio en plourant, aquéu pichot mort es nostre, ai! las! e siéu sa grand. Ma fiho l'avié panca desmama, e traucavo sa dènt de l'iue, quand, pecaire! mouriguè. Ah! s'avias vist coume èro bèu, noste nistoun!... Diéu nous l'a pres, eh bèn! siegue facho sa vounta!... Vesès, aro n'avèn un autre que teto. Diéu fai bèn ço que fai, e rènd pièi d'uno man ço que nous pren de l'autro. Lou reviéudés pas, que poudrian pas n'en nourri dous, e sian trop paure pèr lou metre en baillo.

Alor lou mège:

— N'i'a proun pèr aro, e meme trop! diguè. D'abord que voulès pas que fague vuei lou miracle, assajarei de lou faire un autre jour, noun en ressuscitant un trespasa, — car m'es veritablamen impoussible, lou vesès, — mai en aparant la vido agarrido pèr la mort. Adessias.

E s'esbignè.

Quau vous a pas di que, despièi aquéu Dimenche marcant, noste mège faguè miracle dins Cucugnan. Ressuscitè pas li mort, mai sauvè la vido à mai que d'un. Li Cucugnanen i'aguèron grand fe, car enfin, disien, se tenguè pas sa proumesso au cementèri, es pièi pas éu, fau èstre juste, que n'en fuguè l'encauso.

Em'acò bello finido.

1868 - *Edicioun de 1884*

X X X X X X X X X X

LOU BON SÈN

Bèn tant à la fin li Pamparigousten fuguèron enfeta de s'entèndre dire pertout qu'avien ges de sèn, que lou counsèu de Pamparigousto s'acampè e que moussu lou Maire:

— Lou bon sèn manco dins l'endré, faguè. Fau qu'ansin siegue, car tout lou mounde lou dis à vint lègo à la roundo. Vous ai dounc counvouca pèr saupre, Messiés, s'uno bono fes pèr tóuti, nous sarié pas poussible, en pagant, d'avé dins Pamparigousto tout lou sèn que nous fau. Noste ounour lou reclamo e voste Maire lou vòu...

Alor s'aubourè Chichourlo, proumié counseié, que diguè:

— Parlas d'or, Moussu lou Maire! Es clar que nous fau de sèn, e que quau vòu de sèn, fau que n'en croumpe. L'argènt pago tout, e plago d'argènt n'es pas mourtalo. D'aiours, la coumuno èi sus soun courrènt.

— Croumpa de sèn, croumpa de sèn! repliquè Pèire Boulegoun, es bon à dire, certo! L'essenciau èi de saupre ounte e quant se vènd.

— Bougre d'ase! alor faguè lou Pouchu...

— Pouchu! dis Moussu lou Maire, te rapelle à l'ordre. Siés mau embouca. Parlo coume se dèu.

— Vouliéu dire, d'abord, que lou sèn dèu pas trop cousta, car n'en sabe que soun pas forço drud e que n'an soun abounde. Es pèr dire pièi que sian à Bèu-caire, e qu'anarié bèn mau s'en fiero de Bèu-caire, ounte se vènd, de-que? de tout, se vendié pas de sèn, e dóu meiour, en bèn lou pagant.

— Lou Pouchu parlo coume un ome, dis lou presidènt. Trouven quaucun de fisable, vouten-ié li founs e manden-lou croumpa de sèn.

— Precisamen, faguè Chichourlo... i'a lou cousin Cor-de-Lèbre que vai deman en fiero de Bèu-caire, emé soun carretoun, pèr acheta d'escoubo.

— Fas bèn de me lou dire, respond Moussu lou Maire, es un ounèste ome. Lou veirai e ié parlarai.

— Vague pèr Cor-de-Lèbre! diguè tout lou counsèu.

Voutèron la soumo e levèron sesiho.

Moussu lou Maire anè trouva Cor-de-Lèbre:

— Cor-de-Lèbre, ié diguè, deman vas à Bèu-caire?

— Eh! que mau i'a, Moussu? Ah! tron-de-pas-diéune! es que siéu pas libre, iéu, d'ana ounte bon me fai plesi? Ah! pèr aro ié sian!...

- T'esmdugues pas, que vène pas te cerca reno... bèn lou countràri, moun brave Cor-de-Lèbre. Pourriés pas me rèndre un service?

— Tant que poussible...

E Moussu lou Maire ié diguè de s'entrevà, perqu'anavo en fiero de Bèu-caire, de cerca 'n marchand de sèn, de n'en croumpa pèr cinq franc, i frès de la coumuno, e ié recoumandè d'adurre de la proumiero qualita.

— Sara fa, Moussu lou Maire! e sarés countènt de iéu!

E l'endeman, Cor-de-Lèbre atalè soun ai e partiguè pèr Bèu-caire.

Arribo, desatalo, establo, croumpo sis escoubo, e cerco la boutigo ounte vèndon lou sèn. Tau, un an, Jan-Janet di Baumeto barrulavo dins Cavaïoun, cercant un marchand d'iòu de saumo.

En barrulant dins Bèu-caire, Cor-de-Lèbre vèi subran, sus la porto d'un car-saladié, un grand escritèu que disié:

AU BON SANG DE PORC

— Hoi! fai, *au bon sang*? *Au bon sang*! Dèu èstre eici.

Intro:

— Bon-jour! voudriéu croumpa de sèn: vendès de sèn, eici, e dóu bon? l'escritèu lou dis.

Lou car-saladié reluquè Cor-de-Lèbre de la tèsto i pèd, e veguè lèu, lou galejaire, qu'èro pas l'encauso que li granouio an ges de co.

— Se vènde de sèn? ié diguè. Ah! certo, moun bèl agnèu, n'en pode pas teni, e poudès pas miés toumba. Proumiero qualita. Lou vesès, li pau-de-sèn vènon eici coume l'avé à la sau: naturalamen. M'estouno pas, en vous vesènt, que sigués vengu tout dre... Vau vous servi.

— Siéu pas vengu, vous dirai, pèr iéu soulamen. Mai n'aurai ma part, lou sabe e ié comte, car siéu de Pamparigousto, en parlant pèr respèt.

— Ah! sias de Pamparigousto?

— A vous faire plesi. Es Moussu lou Maire que me mando. Se nous dounas dóu bon, nous serviren eici, e nous veirés souvènt!

E lou car-saladié, dóu sóumié despendoulo uno boufigo de porc boudenflo de vènt:

— Tenès, brave ome, vaqui. Es tout pesa. N'i'a pèr quatre franc dè.

— Me ié levarias rèn?

— Pas uno maio. Lou bon sèn se fai rare, lou sabès, e n'i'a tant, à l'ouro d'iuei, que n'an de besoun, forço besoun!

— Eh! bèn, vague! quatre franc dè vous baiarai. E... n'i'aura proun pèr tóuti?

— Pèr tóuti, fuguessias cinq cènt, fuguessias milo!

Escoutas que vous digue: n'aurés, pèr douna de sèn i Pamparigousten, qu'à desnousa, en plen èr, au mitan meme de Pamparigousto, aquelo courdeto, la

vesès? E d'aquelo emboucaduro, lou sèn s'escampara e s'espandira. I'a rèn de tant fin, de tant sutiéu que lou sèn. E, lou coumprenès, quand tout lou sèn sara dins l'aire, cadun en respirant n'avalara sa part. E pèr pau que cadun n'avale, n'aura proun pèr sa vido, à mens que lou perde, — que Diéu nous en preserve! — Acò's bèn di! e ansin faren.

E Cor-de-Lèbre pago, tout galoi; e ravi d'espargna dès sòu à la coumuno, vai lèu atala, cargo sis escoubo, em'acò part en siblant, pourtant religiousamen la boufigo de porc pendoulado à soun còu.

Enterin lou troumpetoun de Pamparigousto fasié soun tour:

— *Tourou-toutou! tourou-toutou!* Moussu lou Maire fai assaupre que lou bon sèn vai arriba, e que se n'en fara vuei, à quatre ouro de tantost, uno soulo distribucioun, à gratis, sus lou planet de la coumuno. Que ié vague quau n'aura besoun.

Quand ansin la bono nouvello fuguè troumpetado e espandido dins tout lou païs, i'aguè, vous responde, meme avans quatre ouro sounado, i'aguè sus lou planet un brave escaufèstre, un terrible chafaret! e de caucigage e d'esquichado e de batèsto! Ah! n'i'en venguè, pèr prene de sèn!... Oh! quant, malavalisco!

Mai, las! anas vèire eiçò!... Ai! ai! ai!

Orro tentacioun de l'infèr!... En couchant soun ase, Cor-de-Lèbre, de-long dóu camin, se diguè:

— Siéu lou rèi di bedigas!... Coume, Cor-de-Lèbre! as tout lou sèn, n'en siés mèstre, mèstre assoulou... Toun paire t'a toujour di que lou sèn es un bon mobile, que n'aviés pas de rèsto, que lou sèn vau mai que l'or... e quand, soulet, as agu la peno, auriés pas lou proufié d'èstre, pèr lou mens, lou proumié servi? Oh! dise pas de lou tout prene... noun! sariéu pas resounable. Mai que crime i'aurié, vejan, de n'en prene d'abord ma bono part? Anarié bèn mau, noum-de-goï! se se couneissié... Counvèn, d'aiours, de vèire se m'an douna dóu bon...

Lou diable fuguè lou pu fort: Cor-de-Lèbre aplantè soun ai:

— Oh! la!

E sa man tremoulanto desnousè la courdeto...

E la boufigo de porc se desgounflè. E... adieu, lou sèn, tout lou bon sèn de Pamparigousto!

Après tal auvàri, li cambo de Cor-de-Lèbre ié manquèron.

— S'au mens n'aviéu avala un brisoun! faguè...

E, paure!... s'escagassè e s'aflaiguèron lis auriho de soun ase!

Cor-de-Lèbre acampè pièi sa car; e... que faire? trantaient, mai mort que viéu, tèsto souto, countuniè soun camin.

De mai en mai ausié lou voun-voun d'impaciènci dóu gros pople acampa, e li campano de Pamparigousto que sounavon à brand. Balalin-balalan!

Proun à l'endavans ié sarien vengu, se, sus lou planet, i'aguèsson garda sa plaço...

Subran, d'amoundaut dóu clouchié, lou campanié cridè:

— Lou sèn arribo!

— Lou sèn arribo! — bramè tout lou pople.

E i'aguè de tresanamen e d'estrambord, uno trounadisso d'ourlamen e de picamen de man.

Cor-de-Lèbre arribè. Countè soun auvèri, afourtissènt... que lou nous s'èro desfa... e que s'èro escampa tout lou sèn...

Lou vouguèron pas crèire.

Rèn fai tant lèu e tant de camin coume uno marrido nouvello.

Quatecant lou pople, tout lou pople s'enmaliciè; li tèsto s'abrasèron, lis iue flamejèron, reneguèron li brego e li pounç se sarrèron.

— A bas Cor-de-Lèbre! Zóu! zóu sus lou laire! Zóu! que nous a rauba noste sèn!

E, enrabia, endemounia, escumant coume de chin fòu, l'aqueirèron, lou matrassèron l'aclapèron!

Faguèron de sis escoubo un fiò de joio au mitan dóu planet, e ié faguèron à l'entour un brande fourmidable.

Finalamen, soun ase mouriguè de l'esfrai!

Ah! quant de pau-de-sèn, ah! Santa-Dèi! quant, au brande infernau venguèron s'apoundre!

Ié venguè lou Farot, qu'es en trin de s'arrouina pèr li bèus iue de la damo de pico;

E lou vièi Jousè Gougouio, que crèbo de fam, l'imprudènt! despièi qu'a parteja soun poulit bèn e si quàuqui sòu à si gusas d'enfant;

E Nanoun Pèd-fin, qu'a ges de camiso, e se fai de raubo de sedo e de mantelet de dentello, e s'empego sus la tèsto, pèr darrié, grosso coume li dous pounç, uno escagno en trenello de péu que soun pas siéu;

E Tòni Cacarot, qu'a seissanto an e lou pessu, si sièis crous emai-mai, e que vèn d'espousa la Cabreto, un perdigalet de chato qu'aura si dès-e-vuech an pèr Pasco;

E Danis lou Darboun, qu'amoulouno e laisso enrouveli tant de gros escut blanc e tant de bèl or rousset e porto li braio routo au quiéu, e se plan, dessena, lou

pan d'òrdi que manjo e l'aigo tousco que bèu.
 Ié courreguè lou Balucré, que, despièi dèz an, testard coume un buto-rodo,
 pleidejo e... malautejo, dóumaci, dis, lou tribunau jamai ié vòu rèndre justico.
 Ié landè Simoun Tèsto-souto, que jité la raubo sus un bouissoun, e que, despièi,
 reno coume un porc e renègo coume un carretié, tre que vèi uno raubo negro
 de capelan e qu'ausis un son de campano.
 Ié venguè Babeleto Nas-en-l'èr, que soun paire vai fouire à trento sòu pèr jour,
 e que, ai! pauro! escouto d'escoundoun Teoufile, lou jouine e poulit garçoun de
 Moussu lou Noutàri, e crèi que la prendra.
 Ié venguè Jaque Tripeto, qu'èro bèn dins sis afaire tant que fuguè groulié, e
 que, despièi qu'es courdounié-boutié, crèbo de malo fam.
 Cresès qu'aurié pas vougu se ié metre, Jano la Bassaco, que passè sa bello
 jouinesso, emai-mai, emé lou riche Moussu Flòri, e l'arrouinè, e que, — aro, —
 vièio, espeiandrado, pèr gagna sa vidasso, l'estiéu, buscaio e vai à l'erbo, e tout
 l'ivèr, vai d'uno porto à l'autro en demandant soun pan?
 Ié venguè Barbo-Jan, qu'espousè sa gourrino.
 E peréu Jaque Boun-boun, l'intrepide teto-fiolo, que saup tant bèn canta:

*Mange soun bèn quau voudra,
 Iéu ame mai lou béure!*

Ié venguè... ié venguè la Groulineto, que, tres o quatre an à-de-rèng èro anado à
 la vilo pèr ié pausa soun paquet... e que proun peno se douno en van, tant a
 plougu sus sa marchandiso, pèr n'en acampa 'n autre...
 Ié venguè Patiras, que s'èro fa marchand de merlusso lou dissate-sant, e
 Cambelot, qu'empruntè pèr basti e bastiguè pèr vèndre, e que pièi s'es fa
 patiaire.
 Ié venguè... la Mau-pignado, lou Boumbu, lou Breca, Tounin, Criqueto... Eh! que
 sabe iéu!
 Ah! n'i'en venguè!...

E vaqui coume i'a ges de sèn encaro à Pamparigousto. E dóumaci, lou vesès,
 res, d'aro-en-la, en sounjant au mau-sort de Cor-de-Lèbre e de soun ai, ausara
 se carga de n'i'en adurre, es cresable que n'i'aura jamai ges.

1869 - *Edicioun de 1884*

x x x x x x x x x x x x

LI QUATRE NAS DE MOUSSU UGUES



A Sant-Roumié e dins lis envioun, se parlo encaro e long-tèms se parlara de Moussu Ugues, qu'es mort pamens bèn avans 89. Acò provo qu'es pas necite, pèr que se parle de vautre, de basti lis Areno d'Arle.

Aquest Moussu Ugues dounc èro barbié de soun mestié. Pichot mestié! pamens abarissié bèn lou mestierau, car èro gras à fèndre emé l'ounglo. E de-longo bono imour. Queto caro flourido e la bello ventresco! Soun nas disié claramen qu'amavo lou vin, Moussu Ugues! Aqueste nas avié, de la man d'eici e de la man d'eila, dos gròssi boudougno: acò ié fasié tres nas, rouge, lis e lusènt coume de poumo-d'amour. Talamen es verai que li droulas, quand, en sourtènt de l'escolo, rescountravon pèr carriero aquésti tres nas, agarrissien lou barbié en ié bramant:

— Lou camus!... Lou camus!...

Quand parlas dis enfant!...

Mai coume èro bounias, Moussu Ugues se maucouravo pas: au countràri, n'en risié, e fasié bèn, car ansin fasènt, se despegoulissié de la bramado e di bramaire.

S'amavo lou bon vin, Moussu Ugues, foughavo pas i perdigau, subre-tout quand ié coustavon rèn. Ah! lou lipet! pèr un rejauchoun de groumand, aurié renuncia, emai bon crestian fuguèsse, à sa part dóu sant Paradis. Quau saup li tour que la jouvènço d'alor ié jougavo pèr lou grata just ounte ié prusié! Agroumandi, de-longo à la leco becavo. Moun paure grand, — Diéu lou repause! — que sabié tout ço qu'avié tant encremesina li nas de Moussu Ugues, nous countavo souvènti-fes aquesto:

Un dijòu gras, quatre o cinq jouvènt anavon se regala d'un pichot dina de

coumando encò de Mario de Louiso, que demouravo au caire de la carriero de la Ternita, contro lou Grand-café, ounte, tóuti li jour, Moussu Ugues, segound la sesoun, prenié lou fres o lou soulèu, estènt pas proun coussu o trop avare pèr prendre autro causo.

— Eh bèn! Moussu Ugues, ié diguèron nòsti farcejaire, vous sentirias pas de veni nous ajuda teni coumpagno en quàuqui becassoun?

— Passas voste camin, ié respoundeguè lou barbié, e vous trufés pas di pàuri gènt, car lou bon Diéu vous punirié. Que venès aqui me faire lingueto, quand la femo vai trempa la soupo de faiòu! (un bèu jour coume au-jour-d'uei!...) Me fichas en caire.

— Vous fachés pas, Moussu! car, se lou permetès, vous counvidan...

— Ah! mi bons ami, me n'en dirés tant!... Sias veritablamen forço ounèste... Eh! bèn, tenès, pèr qu'acò vous fai tant plesi, emai lou moulin vire pas trop bèn, — nous fasèn vièi —, èi pas de refus. E... soun bèn poun, au mens, aquéli becassoun?

— Tant bèn à poun, Moussu Ugues, qu'en lis espóussant, lis an esplumassa!

— Bono! bono! — fai Moussu Ugues en se lipant.

Em'acò intrèron au restaurant, pas tóuti, car un d'éli, fasènt semblant d'ana croumpa de taba pèr sa pipo, ajougneguè 'n paure vièi tout espeiandra que se caufavo au soulèu contro li coulouno de la glèiso di Ternitàri, qu'es aqui-toucant. Trissavo un courchoun de pan dur que venien de ié douna, (car demandavo soun pan), e tèms en tèms, tetavo sa coucourdo de gus, en frouncissènt lou nas, provo que lou la eigrejavo.

— Brave ome, ié faguè lou jouvènt, voulès gagna vint sòu?

— Coume disès?

— Vous demande se voulès gagna vint sòu.

— Ah! se me fasias gagna vint sòu, n'en regalariéu ma coucourdo!... Tambèn li gagnarai. Mai vès, vous avertisse, aurai mi sèt crous vèngue la Madaleno. Siéu tout amoulouna, lou vesès. S'es pèr intra de bos, dise cebo. Que fau faire?

— Ço que fau faire es bèn eisa: un enfant lou farié... Mai noun, que pèr acò, fau avé de barbo au mentoun...

— Ah! pechaire! es pas la barbo que manco: i'a mai de tres mes que rasour m'a pas touca. Li gauto me pruson... Que voulès? li gènt baion quauque tros de pan, aperiaqui; mai li dardèno soun raro... E pèr acampa dous sòu...

— Pas d'alòngui... Vesès, eila à man drecho, aquéu pourtissoun tenchura de blu?

— Aquéli plat-barbié de fèrri-blanc, que lou vènt gangasso e fai brusi coume de clicleto?

— Eto-mai!

— La boutigo que me fai tant gau!... Ah! s'aviéu dous sòu!...

— Vesès peréu aquelo èstro que visajo l'oustau dóu rasaire... pas la verdo, l'autro?

— O!

— Anas, à parti d'aro, la bèn teni d'à-ment. Escoutas-me: quand, d'aquelo èstro, vous farai signe, intrarés lèu encò dóu barbié pèr vous faire neteja li gauto, car vese qu'acò vous fai pas peno:

— Fau que me rasés, e lèu, dirés, que n'ai de besoun, parai? e plan, que s'anavias trop vite, m'ensaunousirias li brego.

Vous diran d'espera, que lou barbié fai uno pratico en vilo, que vai veni dins un vira-d'iue. Respoundrés qu'es pas poussible, que sias pressa, qu'avès d'affaire, que baiarés cinq sòu, dès, se fau. E pèr que l'obro se fague lèu e coume se dèu, ié coumtarés, avans que s'entamene, li bèu dès sòu tin-tin. Tenès, vès-n-aqui trento. E se siéu countènt de vous, i'aura encaro l'estreno. Vous n'en dise pas mai.

— Me n'avès proun di!... O bono, bono pasto de jouvènt, es lou bon Diéu que te mando! Diéu te lou rènde, moun bèl ange! Porge ta man benesido, porge, que ié vole faire un poutoun... Acò vai bèn. Fugués tranquile. Sara fa.

La taulo èro messo. Mariò de Louiso, trelusènto à l'entour dóu fougau coume uno rèino sus soun trone, èro tout en aio, e tenié l'iue dubert sus l'àsti que viravo e qu'esperavo plus que la flamado dóu darrié gavèu. Que fara lou goust, Segneur Diéu! se rèn que lou parfum enfestoulis tant li tres nas de Moussu Ugues?

S'ataulèron tóuti sièis.

— Se i'a que trop, dins la vido, se disié noste barbié trefouli, d'aigo-boulido e de faiòu, i'a proun, de liuen en liuen, quàuqui bèu jour... e quàuqui fin moussèu! Ah! tron-de-pas-disque! bon pan blanc, bon vin pur, bello caro d'oustesso... e de becassoun!!

S'amusèron d'abord emé d'oulivo à la pebrado, emé d'aquéu burre fin que fasien li vaco tant drudo di Ternitàri, emé de rais-fort, emé de saussissot dóu Pelous, que li fasié tant bèn e n'en fasié tant pèr Arle! Zóu! qu'amolo li dènt, tout acò, e fai lampa dur e pur lou vin, lou bon vin de la Crau! Ah! segur, Moussu Ugues regretavo pas la soupo e lou bajan d'Isabèu!... Aduguèron pièi sus taulo uno bóumiano ounte l'oustesso avié rèn óublida, un plat reüssi!... Basto, èro au moumen soulènne, anavon servi lou roustit, quand subran Madamo Ugues, sus lou lindau de la boutigo:

— Ugues! Ugues! quilè, descènde lèu. Uno bono barbo. M'entèndes?

E la servicialo adusié lou roustit, un roustit de prince, que tubavo dins la grand jato escricho!...

Ai! ai! ai! moun Diéu! eiceta si tres nas, touto la fâci de Moussu Ugues paliguè, trevirado, e la tressusour ié perlejè sus lou front.

— Un moumen, Isabèu! que ié siéu, cridè de l'èstro. Au noum de Diéu, un moumen!

Isabèu, fau vous dire, èro forço abarouso e proun escòrpi, e pourtavo li braio. E quand parlavo, soun Ugues, pas pu gros qu'un pese, ausavo pas dire que l'amo fuguèsse siéuno. Èro questioun, sabès, d'uno barbo de dès sòu! n'en valié bèn la peno! Pèr gagna dès sòu, d'aquéu tèms, falié faire cinq barbejage!

— Gros galavard, ié faguè, vènes o te vau querre, iéu?

Que voulès? lou paure Moussu Ugues, mourènt, se levè de taulo, ounte besuquejavo, gardant touto sa fam pèr lou plat de la fin. Fauguè dounc óubeï... Coumprenès bèn que passavo pas semana que noun li vesin diguèsson: — Acò's pas rên: es Isabèu qu'endourso soun ome.

— Fasès vite, Moussu Ugues, — ié diguèron li cinq galagu en estoufant soun rire.

— E vautre, anas plan, ié respoundeguè lou paciènt.

E davalè dóu paradis pèr intra dins l'infèr de sa boutigo. Fauguè bèn se metre à l'obro, e queto obro! uno barbasso engarrussido. Cujè, lou paure Moussu Ugues, n'en avé 'n cop de sang!

Entameno pamens lou pefa. Sa man tremoulavo. Uno, dos, tres sabounado!... Negrejava l'escumo de la sabouneto! A chasque péu, falié, sus la pèiro ouliado, desembreca li rasour e ié refaire lou tai.

E li becassoun se refrejavon... Ah! ço, anas! se refrejavon: li cinq lipet sachèron li metre au caud.

Noste paure doulènt veguè pamens lou bout de la bono barbo de dès sòu, — ai las! just quand li jouvènt avien vist la fin di becassoun e s'èron desentaula. Cresènt que si counvidaïre i'aguèsson fa sa part, Moussu Ugues tournè, pressa coume un nòvi e tout susarènt. Atrouvè plus res à taulo, e la grand jato escricho èro neto coume la man! Ah! n'aguè un de nas! Un, e tres qu'adeja n'avié, acò faguè bèn quatre!

A parti d'aquí, se parle plus, dins Sant-Roumié e lis environ, que di quatre nas de Moussu Ugues.

1872 - *Edicioun de 1884*

x x x x x x x x x x x

JAN BRETOUN

Emai fuguèsse bret, e grela coume la sartan di castagno, e que gouiejèsse, Jan Bretoun, quand l'aguèron refourma, n'atrouvè uno e se vouguè marida.

— Paire, — à soun paire diguè, me vole ma-ma-marida.

— Ah! te vos manda?... E quau es aquelo pauro innoucènto, bèu bon Diéu?

— Ca-ca-catarino de Chanchin.

— Te vòu? grela, goi e bret coume siés?

— Me vòu, e la-la-la vole.

— Eh bèn! se la vos prene-la.

— De-que me dou-dou-dounarés?

— Ma benedicioun, moun enfant.

— Vosto be-be-benedicioun?... Gra-gra-gramaci, moun paire! E pièi, em'acò?

— Em'acò pas mai.

— N'i'a pas proun!... Quant-quant-quant me farés, paire?... Quant faguerias à Zi-zi-zino, ma sorre, en la cha-cha-chabissènt?

— Ié faguère cènt escut.

— Fa-fa-fasès-me cènt escut, paire!

— Outre! coume ié vas!... Escouto, Jan, e parlen plan, que se nous entendien!...

Parlen plan!... Veses, ta sorre Zino fuguè... troumpado. E pèr que lou gusas que la troumpè la prenguèsse, nous esquicherian, e, pecaire! ié faguerian cènt escut.

— Coume! vous es-qui-qui-quicherias pèr Zino, e poudès pas vous es-qui-qui-quicha pèr iéu?

— Ah! certo, noun! Jamai, moun paure drole!

— Amor que ma-ma sorre fu-fu-fuguè troumpado, ié ba-ba-baierias cènt escut, e me ba-ba-baias, à iéu, vosto benedicioun?... Eh bèn! paire, fi-fi-fiche moun camp, iéu, ca-ca-capouchin de sort!

— E mounte vas?

— Vau lèu me-me-me faire troumpa.

Edicioun de 1884

X X X X X X

LA CABRO



Quand se fuguèron agrada, Tounin e Goutoun se prenguèron. Goutoun se capitè bravo, e Tounin renaire e brutau. Se la soupo èro douço, ai! pauro Goutoun! E quèti bacèu, s'èro trop salado! De-longo Tounin tabassavo... coume un manescau.

La doulènto ié disié:

— Siés pièi pas resounable, Tounin! As toujours lou pèd o la man en l'èr, e me fas souffri lou martire! Es uno vido, acò? Me faras veni cabro.

Èro coume se disié rèn, e reboulissié coume li pèiro dóu camin. Ounte atrouba quauque soulas? Anè, pecaire! vers Moussu lou Curat: ounte voulès qu'anèsse? Quand i'aguè tout counta, tout:

— Goutoun, ié fai Moussu lou Curat, siés segur bèn de plagne, e voudriéu pas èstre à ta plaço... Fau pamens pas perdre paciènci e manda lou manche après la destrau... E que dises à toun brutalas d'ome, quand t'espoussu lis argno coume acò?

— Que voulès que ié digue, moun bon Moussu lou Curat? qu'es pas resounable e que me fara veni cabro... Ah! vous que n'en sabès tant e qu'avès li bras tant long, se sabias un remèdi pèr amansi moun Tounin, me rendrias un gros service...

L'ome de Diéu, pensatiéu, emé la man se fretavo lou front: coume lis aiet

travaïavo de tèsto!

— Goutoun, ié venguè subran, ai lou remèdi! e lou crese bon.

— Diéu vous escoute, Moussu lou Curat, e ié mete sa santo man!

— Veici ço qu'èi, Goutoun: tourno lèu à toun oustau. Siegues toujours bèn bravo e prene paciènci.

— Vous es bon à dire; mai s'erias à ma plaço...

— Lou bon Diéu a bèn mai soufert... Lou proumié cop que toun ome te saupico, vène cabro!

— Coume! vène cabro...

— O. E i'a rèn de tant eisa, moun enfant. Coume fan li cabro? Fan bè, bè! Sabes pas faire bè, Goutoun?

— Si... bè! bè!

— Acò's acò: bè! bè! E fugues cabro, m'entèdes? enjusqu'à tant que te digue de plus l'èstre.

— Ah! s'es qu'acò... fugués tranquile, Moussu lou Curat! vendrai cabro... Gramaci! adessias!

E Goutoun tourno à soun oustau. Quand, de-vèspre, ié tourno soun escòrpi d'ome:

— Eh! bèn, souiro, ié fai, la soupo èi trempado?

— Bè! ié respond Goutoun.

— Coume dises?

— Bè!

— De-que? bè,... Bèh! de cacai! Oh! d'aquelo pudènto! Tout-aro te mougne!...

— Bè-è!

— L'insoulènto! Ah! te vau faire dire bè, iéu, espèro...

E zóu! e flin! e flan! Flin sus li gauto e flan sus lis esquino! L'amaluguè, lou moustre!

— Eh bèn! coume atroves lou bouioun, ganipo?

— Bè! bè! respond la matrassado.

— L'ai bessai pas proun sala.

— Bè! bè-bè-è! ié vèn toujours Goutoun, qu'emé grando atencioun fasié lou remèdi de Moussu lou Curat... Bè! è-è!

Tounin alor se digue:

— Acò se... Hòu! es pas poussible... Goutoun!

— Bè

— Se nous anavian jaire...

— Bè! bè-è-è-è!

— Acò, s'èro vengudo cabro!... Es vengudo cabro!! Misericòrdi de Diéu!... Ah!

pechaire! me l'avié proun di!...

— Goutoun!

— Bè-è-è-è!

Se couchèron sènso soupa. Goutoun risié d'escoundoun, Tounin avié la fèbre e pousquè pas plega l'iue. De tèms en tèms, pèr vèire se soun malur èro bèn veritable:

— Ma bello, ma bono! — fai à Goutoun...

E Goutoun, toujours que mai encabrado, ié vèn:

— Bè! bè! bè-è!

Avé pres, un bèu jour, uno femo, e pièi avé 'no cabro! Sentès bèn que Tounin n'en fuguè tout espavourdi e destimbourela; e dins soun lié virouiavo e plouravo, e se mourdié li poung e se derrabavo li péu. Ai! moun Diéu! ai! ai! ai!

— se disié, quete sort èi lou miéu, e quau me la descabrara? Acò n'èi rèn encaro, bè! bè!... sara bèn autre malur quand caminara di quatre pèd, que faudra l'ana cerca d'erbo, o l'estaca dins lou prat, que ié sourtira de bano e que m'embanara! Que n'en diran li gènt, bon Diéu?...

— Goutoun!

— Bè-è-è!

Tre que fuguè jour, Tounin fuguè sus si pèd, e courreguè vers Moussu lou Curat pèr ié counta soun cas, lou prega, man jouncho, d'escounjura sa pauro femo...

— Mai que t'arribo, Tounin, ié dis lou capelan. Siés bèn matinié!... Sèmbles un desenterra!

— M'arribo... un gros malur! Siéu perdu! Me negarai!... Ma pauro femo!

— Qu'a?... Fau ana l'amenistra?

— Sarié rèn...

— Sarié rèn! Mai, Tounin, ta femo...

— Es vengudo cabro!

— Es vengudo cabro!! Oh!

— E me siéu di que, belèu, poudrias me la descabra. Fai esfrai de l'entèndre brama jour e niue: — Bè! bè! bè-è!

— Miserable!... vese ço qu'èi: l'as batudo!

— Ah! que trop, pèr moun malur!

— As pas crento, Tounin? Quau soun lis ome que baton si femo? Un gros pecat mourtau!... Vos pas que lou bon Diéu te punigue e te mostre miracle, pièi?

— Lou farai plus, Moussu lou Curat! vous demande bèn perdoun...

— Descabra uno femo, èi pas que que siegue, Tounin!... Pamens assajarei. Diéu

soul es grand e bon, e ajudo quau l'amo e quau coumplis sa lèi. Se vos que ta Goutoun... — es daumage! uno tant bravo femo! — se vos que, de cabro qu'èi, (digo *mea culpa*, gusas!) vèngue femo tournamai, juro-me que, jamai de ta vido e de ti jour, la batras plus.

— Lou jure! pese-pese verd, la man dins l'infèr tout dubert!

— Se la batiés mai, brutau, sarié bèn fini, es iéu que te lou dise; e aquest cop, n'aurié pèr sa vido. Anen, vai-t'en lèu, vai, e mando-me ta cabro.

Tounin, uno brigueto rassegura, landè dounc vers sa cabro, em'acò ié diguè:

— Goutoun!

— Bè-è!

— Ah! ço, vai! bè-è! faras bè quand saras vers Moussu lou Curat, bestiasso! Vai-ié lèu, que t'espèro. M'entèndes?

— Bè-è-è!

La cabro meteguè lèu uno couifo proprio e soun faudau di Dimenche, dounè 'n pichot cop d'iue à soun mirau e partiguè.

Fuguè dins un saut à la clastro.

— Ma fiho, ié diguè l'ome de Diéu, eicelènt, lou remèdi! Tout vai bèn, toun ome es gari, te batra plus, e iéu te descabre? Courre lèu vers Tounin, e fai-ié brusi ti poutoun sus li gauto. Fugués bravo, travaias, li jour oubrant, e venès au prone, lou Dimenche.

E Goutoun s'envoulè dins li bras de Tounin, e ié diguè:

— Moun bèu, n'en saup long, Moussu lou Curat!

— Ah! ma bono, faguè Tounin en l'embrassant, se pèr malur te descabrèsse pas lèu, iéu ère dins lou cas de veni bòchi!

1873 - *Edicioun de 1884*

X X X X X X X X X X X X

L'ERMITAN DE SANT-JAQUE



A Cavaïoun di bon meloun, i'a 'n vièi e venerable ermitage que ié dison Sant-Jaque, un pichoun ermitage quiha sus lou cresten de la mountagno coume uno petouso sus uno grosso mouto. E, gràci à Diéu! dins l'ermitage, i'a de-longo un ermitan.

Es bèn avera que l'ermitan e Sant-Jaque soun toujours un parèu d'ami. Soun dous, e vivon d'acord ensèn coume li cinq det de la man! Quand Sant-Jaque a set, (ço que i'aribo, se plòu pas dins l'estiéu), l'ermitan vòu béure, e quand a begu, sono pèr la plueio, e Sant-Jaque béu, car la campano de Sant-Jaque fai la plueio e lou bèu tèms. Quand l'ermitan dis sis Ouro, em'èu prègo sa campano, en cantant:

— Dan! dan! dan! óublidés pas l'ermitan.

Tambèn l'ermitan quisto, pas trop, car lou trop noui, mai proun, lou proun sufis. Sa saqueto s'enredounis, e i'a de tout dins sa saqueto: ah! li bònis óulivo à la pebrado, dins lou pichoun toupin! N'i'a de nose e d'amelo e de figo seco pèr faire de nougat d'ermitan! N'i'a, chasco meno dins sa pateto, de faiòu de touto meno, di blanc e dis escri, de quaranten e de quiéu negre! E pièi, dins lou panié, d'iòu fres, e de froumai eissu pèr faire de cachat, de cachat redoulènt e que crèmo li brego... Eh! que sabe iéu! E li bon tros de cambajoun! E, pèr faire

de crespèu, li bèu taioun de car-salado!... Ah! certo, quisto l'ermitan, e mai qu'au Sant la quisto ié prouficho, car, coume sabès, lou Sant es de bos: ni manjo ni béu, e l'ermitan es d'os e de car: diàussi! fau bèn que begue e que manje! E se lou Sant amo pas l'ermitan coume l'ermitan l'amo, es que, de fes que i'a, l'ermitan se capito avé li costo en long, o bèn èstre un pau lipet.

Acò di uno fes pèr tóuti, diguen qu'avans la proumiero Revoulucioun, — i'avié, à Sant-Jaque, uno bono tèsto d'ermitan: lou noumavon Frai Bounifàci. Èro segur bèn nouma: barbeto griso, tres mentoun, gauto redouno, nas cremesin, rire en bouco, fiò dins l'ïue... Oh la bono fàci!

Quand faguè ço que vau vous counta, avié quatre crous sus l'esquino au mens, o cinq pèr lou mai, e lou grevavon pas. Èro dins soun bon e gras à lard, e sus sis esquino e soun vèntre, sa raubo tiblavo e fasié pa 'n ple; e quand risié, si boutouniero s'estrassavon. Uno superbo ventresco! Toujours galoï, d'eilamoundaut davalavo, tóuti li dissate matin, sa saqueto boudenflo sus lou còu. Lou rapugage èro aboundous, car Frai Bounifàci sabié li bon mas e li bons oustau... e couneissié li bònis amo! E quand aussavo uno cadaulo e brandavo uno campaneto, èro segur que sa peno sarié pagado, e que toujours pendoularié quauco groumandiso à soun rampau.

E quand la saqueto èro coumoulo, me dirés?... Ah! li gràndi pòchi qu'avié la raubo de Frai Bounifàci!

Alor i'avié, dins Cavaïoun, d'oustau forço drut, ounte segur fasié pas fre. Un d'aquéstis oustau coussu, que trevavo afeciounadamen noste brave quistaire, èro lou de Moussu Blaze, noutàri reiau e leiau. A tout paure venènt sa porto se durbié. Lou mèstre èro bon coume lou pan, e la servicialo, emai sachèsse ni legi ni escriéure, èro de la pasto de soun mèstre, e tant dounarello que se sarié leva lou moussèu de la bouco, se i'avien demanda au noum de Diéu. Èro dins l'oustau despièi mai de trento an: èro dounc un pau la mestresso. Acò se saup. Quand avié trop douna dóu mèstre, dounavo pièi dóu siéu... Acò tapavo acò... coume sabès.

Un an, — èro pèr Calèndo, — anavo èstre jour fali; lou vènt-terrau boufavo, jalavo en l'èr, e i'avié grand misèri pèr li paure dóu païs. Tout lou jour, Jano-Marìo avié fa que barra e durbi; penecavo un moumenet, quand subran:

— Derin-din-din! derin! din! din!

— Mai? fau mai s'auboura?

La servicialo vai durbi.

— Es mai vous, Frai Bounifàci? Cresiéu qu'èro un paure. Anas-vous-en. Sias vengu dissate.

— Au noum de Diéu, Jano-Marìo, leissas-me intra: fai tant orre tèms qu'ausarias pas metre un chin deforo! Ausès brama l'auro?

— Intras... Mai, vès, sourtès, qu'enfetas noste mèstre. Sias urous qu'a d'obro! Moussu pòu plus ni vous vèire ni vous senti.

— La voulounta de Diéu siegue facho, ma bello Jano-Marìo! M'en vau. Diéu vous lou rènde! Pregarai pèr vous... Mai, avans de m'enana, escoutas-me: mi pèd fan qu'un glas e sènte plus mi pèd! leissas-me li caufa, qu'avès eici un bon fiò. Noste Segne e sa Santo Maire vous benesiran.

Jano-Marìo auso pas dire de noun, e Frai Bounifàci intro dins la cousino emé Jano-Marìo. S'assèto, alongo si cambo sus la pèiro dóu fougau, e fai tuba si sabato, en disènt:

— Aquel èr de fiò me restauro.

Em'acò pièi:

— Es deman Calèndo, vèn ansin à la servicialo, un bèu jour, Misè Jano-Marìo, uno grand fèsto! Tout cor crestian es en aio e meno joio. *Gloria!* Diéu es na!

— Diéu es na! *Gloria!* ié respond Jano-Marìo, en fasènt lou sant signe de la crous.

— Tout-aro vai se pausa cacho-fiò, e vuei soun riche li plus paure... Vejan! quand, deman, pertout tauilo sara messo, servido coume se dèu e bèn aprouvesido, lou manjarai de rousigoun emé moun escupagno? Lou souffririas? L'enfant-Jèsu n'en plourarié, vesès, ma bravo Jano-Marìo, e lou bon Diéu vous punirié.

Lis iue de la servicialo lagremejavon. Se manquè de rènn que noun diguèsse:

— Paure Frai Bounifàci!!

— Mountas, repren l'ermitan, anas-ié vers Moussu Blaze, anas-ié lèu! e digas-ié ma tristo situacioun. Digas-ié bèn qu'es l'ami de Diéu e la crèmo di gènt, que pèr éu e pèr vous pregarai Sant Jaque, e que, davans lou grand Sant Jaque, pèr vous e pèr éu atubarai un cire!

Ah! bèn, pèr aro, Jano-Marìo ié tèn plus. Ié sèmblo qu'à visto d'iue demenis la ventresco de l'ermitan, que peréu se foundon si gauto tant redouno, e que sa bono fàci blavis; e ié sèmblo ausi l'Enfant-Jèsu ploura e lou bon Diéu la charpa.

Lèu-lèu mounto au gabinet, ounte Moussu lou noutàri, apensamenti, couchavo — cra-cra — sus lou papié, un encartamen d'impourtanço, un partage coumplica. E pièi, em'un parla pietadous, dis à soun mèstre ço qu'arribo.

— Sias mai aqui, senòdi, emé voste Bounifàci? Leissas-me tranquille, qu'ai

d'obro e que i'a d'emboui à moun escagno.

— Moun bon Mèstre, que ié respoundrai?

— Respoundès-ié... Mai noun, que farias mau la coumessioun. Esperas.

E Moussu Blaze pren un tros de papié e i'escriéu eiçò-d'eici:

Frai Bounifàci, nous fichas en caire. Garças-me lou camp, e lèu! o bèn davale.

Signa: Blaze.

— Tenès, santo fiho, fai pièi lou noutàri en plegant lou bihet dous, vaqui ma responso. Dounas-ié. Crese qu'eiçò lou countentara. S'èro pas countènt, sarié certo pas resounable!

Oublidessian pas de dire eiçò: tre que Jano-Marìo l'aguè leissa soulet dins la cousino, Frai Bounifàci, qu'avié li pèd caud... e lou nas fin, durbiguè subran l'armàri. O jour de Diéu! que ié vèi éu? Lé vèi... uno, dos, tres dindo que pendoulon, quiéu en aut e tèsto en bas. La dóu mitan es un gabre, un gabre enorme, tout pluma, tout enribana de lesco de lard e tout enrabassa! Benedicioun! grand Sant Jaque! o parfum divin! moussèu de rèi! tresor de Calèndo! O... o delice de paradis!...

Se lipavo, Frai Bounifàci... mai, ausènt brusi li patin de Jano-Marìo que davalo, jito sus lou gabre encaro uno uiado ardènto e agroumandido, barro lèu l'armàri, s'alongo mai sus sa cadiero e... se caufò li pèd, li man jouncho sus soun embourigo.

— Eh! bèn, Jano-Marìo, parlas: vosto paraulo sara ma mort o ma vido. Que vous a di lou Mèstre?

— Tenès, Fraire, legissès vaqui sa responso.

— Vous a rèn di?

— M'a di que se sias pas countènt, sarés certo pas resounable!

— Lou brave ome!

Frai Bounifàci sort si bericle, e lis assèto d'escambarloun sus soun gros nas rouginèu, em'acò legis la biheto de Moussu Blaze.

E quand l'a legido, oh! lou scelerat! lèvo amoundaut si grands iue blanc, e fai ansin en se signant:

— Diéu es bon! *Deo gratias!*

— Vous l'ai bèn toujour di, Jano-Marìo, que voste mèstre es uman, e caritable, e generous. Ah! l'es trop! l'avès, parèis, tranca lou cor, car vòu pas que, pèr Calèndo, un crestian fague fèsto emé de rousigoun!

— Disès, Fraire...?

— Sorre, dise que Moussu Blaze es un sant sus terro, e que me douno...
— Vous douno?...
— Un gabre qu'avès enrabassa...
— Lou gabre?...
— Tenès, Jano-Marìo, legissès. Papié parlo! e papié parlè jamai tant bèn.
E Frai Bounifàci legis:

*Baias lou gabre à Frai Bounifàci. Lou salude couralamen.
Signa: Blaze.*

E pourgis la biheto à Jano-Marìo estabousido (8).

Que voulès? quand mèstre coumando, servicialo óubeïs: Jano-Marìo duerb l'armàri; despendoulo lou gabre e lou douno à l'ermitan trefouli, qu'escound soun rire dins sa barbo griso... e l'aucelas dins sa saqueto.

— Bon vèspre, e Diéu vous lou rènde! vèn ansin Frai Bounifàci, se clinant respetousamen.

E s'en vai en courrènt.

— Ato pièi, a resoun lou mèstre, faguè Jano-Marìo. Tant de car se sarié degaiado.

Quand aguè mascara tout soun papié, Moussu Blaze davalè e s'ataulè pèr faire coulacioun. Jano-Marìo adusié sus taulo uno barro de bon nougat de Mountelimar em' uno fougasseto à l'òli, quand dis à soun mèstre:

— Mèstre, vènon, deman, vosto fiho, voste gendre e vòsti felen?

— O.

— Queto dindo fau alesti pèr faire vira l'àsti, de-vèspre: la grosso, o lou dindounèu?

— Pèr faire vira l'àsti, bestiasso, i'a lou gabre qu'es tout lèst e qu'avès enrabassa...

— Mai, Moussu, lou gabre...

— Eh! bèn, lou gabre, fau bèn acò pèr vue. E belèu saren nòu.

— Sounjas, Moussu?... Venès de lou baia, lou gabre, à Frai Bounifàci.

— Jano-Marìo, sounjas!... A Frai Bounifàci, disès?

— Eto-mai. Avès, pechaire! la tèsto pleno coume un iòu, e... Tenès, vaqui vosto biheto! Avès fa parla lou papié que i'avès fa dire?

E ié pourgis lou papié.

— Maladeciéure! crido Moussu Blaze, picant di pèd e li man sus la tèsto... Oh! lou capoun! oh! lou fenat! que ié vèngue mai!

E pièi pamens se bouto à rire coume un fòu, (car èro bounias, Moussu Blaze, e farcejaire), e dis à sa servicialo

— Jano-Marìo?

— Que i'a, Moussu?

— I'a que, pas plus tard que deman matin, emai orre fugue lou tèms, farés, coste que coste! pourta de ma part à l'ermitan de Sant-Jaque dos fiolo dóu bon caire, dóu vièi e di pousseuso, e lis espoussarés pas.

La pauro Jano-Marìo, nèco, atupido, coumprenguè pas, e se diguè:

— Moun paure Moussu! es ascla coume uno cano!

E d'enterin, la campano de Sant-Jaque sounavo que se despoutentavo. Fuguè miracle quand s'asclè pas, elo. Jamai s'èro ausi dan-dan tant galejaire!

L'endeman, bèu jour de Calèndo, Moussu Blaze countè pertout dins Cavaïoun, miés que ço que vène de lou counta, lou raubatòri dóu gros gabre. L'evenimen aguè lèu fa lou tour de la vilo. Emé tout Cavaïoun Moussu lou noutàri n'en riguè... e l'ermitan n'en plourè pas!

Quand enfin Jano-Marìo coumprenguè, li bras ié toumbèron:

— Me la pagara proun!, diguè.

Frai Bounifàci ié faguè banco-routo: pousquè pas ié paga, car tant se gavè de car de gabre, que n'aguè uno indigestioun e n'en crebè.

Es egau, jamai Cavaïounen an plus vist desempièi, e veiran jamai plus tuba, coume, aquel an pèr Calèndo, tubè ta chaminèio, o vièi ermitage de Sant-Jaque!

—
1874 - *Edicioun de 1884*

X X X X X X X X X

LA VEDIGANO



Un jour, ma pauro grand nous disié... (ah! se boutave pèr escri tout ço que nous countavo ma pauro grand, lou galant libre que n'en fariéu!)

— Mis enfant, nous disié, sabès pas perqué ome bat femo, perqué loup sauto sus fedo e chin coursejo loup, lou sabès pas? Eh! bèn, escoutas, que vau iéu tout plan-plan vous lou dire.

Quand lou bon Diéu, bon, mai juste, aguè bandi foro dóu Paradis noste paire Adam e Evo nosto maire, pèr-ço-que i'avien desóubeï, e quand venguè lou jour de l'an, Èvo fuguè sus pèd à la primo aubo pèr souveta la bono annado à soun ome e ié demanda sis estreno. Lou revihè, em'acò ié diguè:

— Adamet, moun bèu! bono annado, bèn granado, acoumpagnado!... Mis estreno?

— Ah! es mai tu? Adam ié faguè... Saras dounc toujours la memo? Que noun me leissaves encaro un pau peneca! Siés bèn pressado!... Ve, ma bello, devèn, avans, saluda lou bon Diéu; senoun, se fachara mai.

— As resoun, Èvo ié respond. Ié sounjave pas. Saluden avans lou bon Diéu, que se facharié mai.

Emai fuguèsse un pau matin e aguèsse encaro som, en badaiant Adam s'aubourè. Se vestiguèron tóuti dous coume counvèn, e se tenènt pèr la man, anèron à l'endavans dóu bon Diéu.

Quand lou rescountrèron:

— Bèu Segnour Diéu, ié diguèron, salut! Bono annado, bèn granado, acoumpagnado

Em'acò pièi l'adourèron.

— Acò's bèn fa, mis enfant! lou bon Diéu ié venguè. Fau toujours bèn faire, e leissa dire.

E lou soubeiran Mèstre de touto causo, que vòu èstre adoura, fuguè fort countènt d'éli, bèn talamen qu'à-n-Adam baiè, pèr sis estreno, uno vedigano, oh! mai! uno vedigano divino! Anas vèire acò...

— Tè, Adam, ié faguè, vaqui uno vedigano: esprès pèr tu, que siés e dèves resta mèstre dins toun oustau, vène de la culi dins lou paradis di delice, qu'avès perdu pèr vosto fauto, miserable! Tu soulet te n'en serviras, quand te fara piesi. E tu, ve, Èvo, escouto bèn ço que te vau dire, tu la regardaras tant que voudras, mai la toucaras pas. T'avertisse!... Adam, moun paure paciènt, touto fes e quanto que, bèn entenciouna, picaras em' aquelo vedigano sus quaucun o sus quaucarèn, quatecant n'en sourtira quicon de bon e que t'agradara. Es iéu que te lou dise!

Adam, recouneissènt, reçaupè de la bello man de Diéu lou presènt requist, e marit e mouié, se clinant respetousamen, diguèron ensèn:

— Gramaci!

— Adessias, mis enfant! vèn alor lou bon Diéu.

E desaparèis.

— Segnour Diéu, à vous soulet ounour e glòri!

E s'entournon.

Eh! bèn, — me dirés, — queto fuguè la proumiero bono entencioun que noste brave rèire-grand aguè?... Se vous lou disiéu pas, jamai lou devinarias... Fuguè... de batre sa femo! E avié resoun. Veirés.

Elo voulié la vedigano: voulié l'assaja e saupre, — ah! la mescrento! — s'èro de bon o bèn pèr rire ço que lou Segnour Diéu avié di. La voulié riboun-ribagno. Adam s'engardè bèn de ié presta. Ah! certo, noun! e pèr rèn au mounde

— E iéu la vole!

— L'auras pas, e m'enfètes!

— E iéu te dise que l'aurai!

— Noun!

— Si, bedigas!

— Ah! serp verinuso, la vos? ah! l'auras? Eh! bèn, tè, manjo-poumo!

E zóu! e pin! e pan sus lis esquino d'Èvo!

— Ai! ai! ai! de mis esquino! ai! misericòrdi, moun Diéu!... O lou brutalas!... Me la pagaras proun!...

— Vaqui tis estreno, Adam ié faguè.

Mai quau vous a pas di que, dis esquino d'Èvo, espóussado ansin, sort... uno fedo! uno fedo superbe, escarrabihado, bèn lanado e d'un blanc de nèu.

— Mè! mè! fasié, mèè!

— Hoi! tè, femo, dis Adam espanta, la poulido fedo! Eh! rèn me tèn de te douna encaro uno espóussado!... Oh! la benesido vedigano! Ploures pas, vai, ma bello, que la fedo nous fara d'agnèu, e nous dounara de lano blanco pèr noste lié, que sara moulet. Auren de la em' acò pièi, quand auren d'iòu, faren chiquet lanla!

Alor Adam, mesfisènt, vai escoundre la preciouso vedigano; e d'enterin, Èvo, counsoulado, oubliavo sa rousto en caressant la fedo, que ié fasié:

— Mè! mèè!... e ié manjavo dins la man.

Urous moun ome! se disié, ah! benurous veritablament!... Vès, rèn que pèr avé, quand bon ié farié plesi, à soun service e souto la man, uno vedigano meravilhoso coume aquelo, aurié douna, sènso lou plague, tout l'or fin, abondous e lusènt de sa longo cabeladuro!

D'encaro un pau anavo, souleto e d'escoundoun, atrouva lou bon Diéu pèr èstre estrenado, elo peréu. Car enfin, — fau pièi èstre juste, — avié tengu la candèlo; e lou Segneur, en rèn ié baïant, i'avié pas fach un coumplimen à la roso... Mai, noun se diguè, fau pas i'ana. D'aiours, a passa lou jour dis estreno, e segur es de crèire que lou bon Diéu s'ensouvèn encaro, ai! las d'aquelo miserablo poumo, qu'èro pamens eicelènto!

E niuech e jour Èvo sounjo au miraculous doun de Diéu, e pèr que soun ome enfin ié preste un pauquet, de tèms en tèms, ié dis:

— Adamet!...

E lou caligno, mèu sus li bouco e dins lis iue, ié fai mignoto e bèu-bèu, e ié passo la man, sa man tant fino e tant douço, souto lou mentoun:

— Adamet! moun bèl Adamet!

— Ah! qu'a lou teta-dous, Eveto!

Adamet se laisso faire e la laisso dire, mai de vedigano, ligueto! n'i'a ges. Un ome es un ome, finalament!

Èvo pamens, (ah! li femo! sabon ounte lou diable escound sa ferramento!) Èvo deviné lèu lou rode ounte Adam avié, prudènt, escoundu lou tresor.

Enterin que soun marit estrasso aqui de-long la terro, gagnant sa vido, paucas!
à la susour de soun front, aganto la vedigano:

— Ah! dis, trefoulido, aro l'ai e la tène, e que quaucun la toque!

Impaciènto de vèire ço que fara sourti de terro, s'entenciouno lou miés que pòu, pico au sòu, flan!

E de terro sort subran... uno jauriflado fresco espendido, creirés belèu, e sentènt qu'embaumo? Ah! ço, anas, uno jauriflado! Sort un loup!!!... Eh! qu'aurié dounc sourti, moun grand Diéu! se fuguèsse mai entenciounado!... Sort, vous lou dise, un loubatas esfoulissa, iue trelusènt de flamo ardènto, péu revechina, co requinquihado, moustrant li dènt en ourlant., ai! maladiciéure! pauro fedo!

Èvo quilo. Adam arribo, vèi l'escaufèstre; lèu acampo la vedigano qu'èro toumbado di man d'Èvo espaventado:

— Ah! es ansin, dis, qu'oublides la santo paraulo de Diéu? Eh! bèn, vai! espèro...

E de miés en miés entenciouna, zòu sus lis esquino de sa mouié!

Pèr la faire dansa, fuguè segur pas necite de jouga dóu tambourin.

Oh! quand me parlas, pamens!... d'ounte èro sourtido la fedo blanco, qu'en sourtènt avié fa mè! mèè! diguen, pèr acaba, que sort un chin... (urousamen!) un gros chin de pargue, tout abari, qu'en sourtènt fai bòu! bòu! e que subran aparo e sauvo la fedo, pecaire! e cour après lou loup, naturalamen.

E courre que courreiras!... Bèn talamen que cour encaro!...

E vaqui d'ounte vèn, mis enfant, — ma pauro grand nous disié, — qu'ome bat femo, que loup sauto sus fedo e que chin coursejo loup.

1875 - *Edicioun de 1884*

x x x x x x x x x x x x x x x x

MOUSSU COUMBESCURO

Dóu tèms que li Vice-legat la fasien passa tant douço is Avignounen, e qu'em'un pata de clau, lis Avignounen adusien de la plaço Pìo, dins si cabas, de-que? de tout, i'avié, en Avignoun, pas liuen dóu Planet dóu Change, un marchand d'ournamen de glèiso que ié disien Moussu Coumbescuro.

Es pas necite d'afourti qu'aquéu Moussu Coumbescuro èro bon crestian, mai fau saupre qu'èro forço abarous, ço que fasié dire i marrìdi lengo qu'èro un avaras. Jitavo pas lou lard i chin, ah! noun pas, certo! amavo miés lou garda pèr éu. Fasié bono vido, èro grasset, redounèu e bèn emboutela. Un pau sournaru e gousto-soulet, couneissié que soun magasin e li capelan que lou trevavon, e n'en sourtié que pèr intra dins la glèiso, fèsto e dimenche, quand sounavo lou darrié de la messo o de vèspro.

Véuse e sènso enfant, avié plus qu'uno coumpagno: un chin loubet meigrinèu, que, de-jour, japavo à la pauriho, e i laire, de-niue, se n'èro de besoun. Se Loubet èro pas gras, Moussu Coumbescuro avié de car sus lis os, e mai de graisso sus la car que d'esperit dins la cabesso. Pamens, soun pichot trin anavo bèn, sabié faire soun comte e avié de rousset rejoun. Es pièi pas necite de saupre lou latin e de ié vèire en travès di bàrri pèr vèndre dèscut ço que n'en costo cinq. L'essenciau èi d'avé de pratico.

En Avignoun, i'avié peréu, d'aquéu tèms, — tèms de benedicioun e qu'es de regreta, ounte li gènt se gatihavon pèr rire, — i'avié un fin galejaire, tant famous e d'un renom tau que se parlo e se parlara long-tèms encaro de si cascadeleto e di tour farcejaire que jougavo. Ié disien Mèste Alàri, — vous n'ai agu parla. — Un vièi vèn de mouri que l'avié couneigu.

Vuei, me vèn à biais de vous counta lou tour que faguè, un bèu dilun de Pandecousto, à Moussu Coumbescuro.

Anè i'atrouba après la messo de voungé ouro, e ié diguè:

— Moussu Coumbescuro, me couneissès belèu pas? Sian pamens un pau cousin, de-vers ma femo...

— Vous remete..., me sèmblo... crese que... Sarias pas de Barbentano?

— Si... Jaque Tavèu, proupietàri. Faudra me servi en ami.

— En parènt vous servirai, cousin... Eh! que i'a pèr voste service?

— I'a qu'ai un nebout: a pres la raubo, e vèngue la Ternita, que i'anan èstre, dira sa proumiero messo. Pèr éu jour memourable!... Lou brave enfant qu'avèn

aqui, cousin!... Voudriéu ié faire un present. Plagneirai pas la soumo. Se toumban d'acord, coume es de crèire, aurai l'argènt au bout di det, e boutas! vous mancara pas 'n sòu.

— Oh!... moun cousin! faguè Moussu Coumbescuro, em' un galant rire de marchand sus li bouco. Eh! que voudrias de bèu?

— Voudriéu ié douna tout ço qu'es necite à-n-un capelan pèr dire messo, tout, mens lou libre, lou calice e li bureto.

— Coumprene, moun cousin, diguè Moussu Coumbescuro, que l'espèr d'un poulit benefice agroumandissié, — coumprene: vous fau uno aubo, une estolo, uno chasublo, lou manipo... Rènde gràci à Diéu, cousin, aurés pèr chausi: vène de reçaupre de Lioun... Anas vèire acò!

E noste marchand, — alucri, l'aigo à la bouco, duerb sis armàri e si long tiradou, e subran expandis delicadamen, tout-de-long de soun coumtadou, ço qu'a de pus riche e de mai fignoula: d'aubo que fasien gau de vèire, emé fini dentello sus li mancho, enjusqu'i couide, e pièi, pèr-de-bas, enjusqu'i geinouï e meme enca pus aut; e d'estolo e de gràndi capo, e de chasublo tóuti travaïado pèr de man-fado, emé de bèus age de rasin d'or e de gràndis espigo de blad d'or, e tout resplendènt, esbrihaudent, digne, en un mot, de trelusi sus lis esquino d'un Archevesque. i'avié de-que bada!

— Acò's requist, e flame, e riche, cousin! ié faguè Mèstre Alàri esbarluga. Cresiéu pas qu'en Avignoun se pousquèsse croumpa ournamen tant poumpous. Sias superbamen assourti e aprouvesiouna. Vous n'en fau moun coumplimen, cousin! Lou tout èi, vesès, que fugués resounable, e subre-tout qu'acò vague bèn à noste capelanot. Ai pas sa mesuro, e pode pas ié prene, car vole ié faire uno souspresso.

— Avès resoun, cousin... Nous n'en poudèn passa. Acò vai pièi pas tant just... Digas, es grand, es pichot, es gros, lou cousin, voste nebout?

— Ni gros, ni pichot, ni grand, un ome aperi aquí de vosto estampaduro, belèu un pau mai redoun que vous, bessai un pau mens... Tenès, m'es avis, à visto d'iue, que i'anarien pas mau l'aubo e la chasublo que vous anarien bèn.

— S'assajavian! faguè Moussu Coumbescuro, de mai en mai agroumandi.

— Coume vous fara plesi, repliquè Mèstre Alàri.

E Moussu Coumbescuro, pèr faire valé sa marchandiso e n'en facilita la vèndo, cargo d'abord uno aubo superbo: sèmblo facho pèr éu e ié vai pintado; em'un courdoun la sarro sus sis anco; e pièi, pèr-dessus, ié croso uno estolo e nouso lou courdoun depèr darrié; e zan! sus lis esquino uno chasublo beluguejanto, que ié vai à ravi. Em'acò s'aplanto, lou front e lis iue bas, e rede, — e serious

coume un papo — duerb li bras, e vai, sèmblo, dire: — *Dominus vobiscum...* quand subran Mèstre Alàri arrapo, sus lou coumtadou, uno di chasublo espandido, la plego lèu-lèu e la fourro souto soun bras, fasènt tout acò en mens de tèms que n'en mete à lou dire; em' acò duerb la porto, e part en còurrènt coume se lou diable lou coursejavo!

Noste marchand, que se vèi rauba coume s'èro dins lou bos de Cujo, lando quatecant après lou laire. E lando que landaras! à se desratela, bramant coume un brau:

— Arrestas-lou! agantas-lou!

Quand lis anant e venènt, qu'èron noumbrous pèr carriero, (pensas dounc! un dilun de Pandecousto, en Avignoun, es jamai esta e sara jamai jour-oubrant), quand, dise iéu, li venènt e lis anant veguèron aquel estrange capelan, esfraia coume un jusiou, courre, ourlant e bramant, uno man en l'èr, e de l'autro, estroupant soun aubo pèr pas se i'entrava e la peri, fuguèron estabousi!

Loubet èro davans, japant après lou laire e l'agarrissènt.

Oh! mai, quand pièi se sachè, — e acò s'esbrudiguè lèu, car Mèste Alàri, dins la matinado, avié bèn agu siuen, lou gusas! de dire, à l'auriho de Jan, de Pèire e de Tòni, lou tour qu'anavo jouga; quand se sachè coume e perqué Moussu Coumbescuro se desalenavo ansin, tout encapelana, n'i'aguè de cridadisso folo e de picamen de man, de rire galejaire e de grand cacalas!

Moussu Coumbescuro, pechaire! tirant un pan de lengo, tout en aigo, relènt, la fàci trevirado e roujo coume d'escarlato, avié tant landa, e tant boufavo, e tant i'avié pesa sa ventresco, que, poudènt plus tira solo, s'èro escagassa!

S'es toujour di qu'un sódard de la Petachino, un oumenas, l'acampè meme au Pous-di-Biòu, ounte lou laire, li cambo de si braio estrassado pèr la dènt de Loubet, rendeguè la chasublo raubado; à la cabro-morto lou poutè coume un triounfle enjusqu'au Planet dóu Change, au mitan d'uno foulo innoumbrablo e deliranto, que cridavo dins sis estrambord:

— Vivo! vivo Mèste Alàri!

Moudèste coume dèu l'èstre tout veritable ome de merite, Mèste Alàri se levè lèu de davans e s'esbignè... pèr ana chanja si braio.

1877 - *Edicioun de 1884*

x x x x x x x x x

LOU JOUGADOU



Disian donc que, coume sabès, sant Pèire e soun divin Mèstre davalon, quand acò ié plais, dóu paradis en terro, pèr vèire coume van li causo en aquest paure mounde.

La darriero fes que davalèron, quand aguèron vist que tout anavo à l'acoustumado e qu'èro negro niue, demandèron la retirado à-n-un brave fustié, que li faguè manja 'n moussèu e béure un cop, e de tant bon cor que lou divin Mèstre ié diguè:

— La pas de Diéu siegue sèmpre emé vous, brave ome! Pèr gramaci de vosto espitalita, vole vous acourda de faire tres souvèt. Li farés de voste mies: acò vous regardo... e iéu li coumplirai. Ço que proumete lou tène, e ço qu'ourdoune se fai.

Sant Pèire alor s'aprocho dóu fustié, e ié vèn ansin à l'auriho:

— Demando toun salut.

E lou fustié ié respond:

— Moun ami, sabe ço qu'ai à faire. Demandarai ço que bon me fara plesi...

Em'acò dis à noste Segne:

— Toujours jouga! jamai gagna!... Vès, Mèstre, acourdas-me, se poudès, de toujours gagna quand jougarai i carto.

— Te l'acorde. E un. A l'autre.

Sant Pèire s'aprocho mai dóu fustié, e ié dis à l'auriho:

— Malurous! demando toun salut!

— Leissas-m'esta, vous! Es qu'acò vous regardo? ié respond lou fustié. Sabe miés que vous ço que me counvèn. Vole demanda ço que m'agrado. Sias un vièi senòdi.

E pièi dis à noste Segne:

— Mèstre, acourdas-me, se poudès, que quau s'assetara sus moun plot, se i'empegue e posque plus se despegouli sènso ma permissioun. Sabe perqué...

— Te l'acorde, ié diguè noste Segne. E dous. Aro, au darrié.

Sant Pèire s'aprocho mai dóu fustié, e ié vèn ansin à l'auriho:

— Miserable! n'as plus qu'un! Toun salut! demando-ié lèu toun salut!

— Me roumpès la tèsto, vièi renaire! ié respond lou fustié. Vous l'ai pas proun di?

— Mèstre, divin Mèstre! cridè sant Pèire, li man jouncho, lou vesès: aquel ome es uno bèsti bruto!

— Vous que sias autant bon que grand, acourdas-ié soun salut. Vous lou demande pèr éu!

— Pèire, ié respond lou Mèstre, soun pas tis afaire. Taiso-te! E tu, parlo que t'escoute.

E alor lou fustié:

— Avès vist, dis, à man drecho, en intrant dins la boutigo, la figuiero qu'oumbrejo moun pous? La niue, me raubon toujours mi figo... Eh! bèn, o Mèstre, vous que sias autant bon que grand, vous demande en gràci que quau sus ma figuiero mountara, n'en posque plus descèndre sènso ma permissioun.

— Te l'acord. E tres... Vaqui tout.

Dos gròssi lagremo perlejèron sus li gauto de sant Pèire e se perdegueron dins sa barbo blanco.

— Aro, eici, avèn plus rèn à faire, diguè noste Segne...

E li dous pelerin celestiau resplendiguèron subran e s'esvaliguèron coume un fum.

Ravi de si tres souvèt, lou fustié vouguè vite saupre s'èro bèn veritable ço que lou Mèstre i'avié di:

— Ço qu'ourdoune se fai.

Adounc, acoumencè pèr ana jouga. Efetivamen gagnè, toujours gagnè ounestamen; gagnè tant que de paure venguè riche, riche à plus saupre que faire de soun argènt e de soun or. E, ço qu'es estraordinàri, fuguè pas avare, e, ço qu'es peréu forço estrange, fustié èro e fustié restè.

Coume, dins lou founs, èro un brave ome, emai jouguèsse, rendié service tant que poudié e fasié d'urous tant que voulié. Tout paure venènt ié fasié gau.

E coume quand n'i'avié plus, n'i'avié mai, avié li man traucado. E quand escampavo ansin si tresor, sourrisié e galejavo que-noun-sai.

Em' acò pamens, un jour la Mort venguè, agouloupant sis os dins soun grand linçòu blanc, car fasié fresquero.

— Oh! que siéu lasso!... en arribant diguè.

E s'assetè sus lou plot dóu fustié.

— An! ié faguè, digo lèu toun *Confiteor* e acampo ti pato, car es toun ouro e te vène querre.

— Siés bèn pressado, la Passido! ié respoundeguè lou fustié, que fustejavo, tranquile coume la bello aigo. Se siés lasso, pauso-te.

— Ai forço obro: fau que parte.

E la mort vòu s'auboura, e pèr s'auboura fai esfors, mai pòu pas: es empegado sus lou plot, e noun pòu se despegouli. Pico di pèd, e se n'avié, se derrabarié li péu. Fai mai esfors: es inutile.

— Eh! bèn, aro, que fau faire? dis en renant au fustié. E mis obro, qu'ai tant d'obro!

— T'ai doumtado e siéu toun mèstre, ié vèn lou fustié... S'ère pas pietadous, o laido caro, passariés aqui bello vido!... Se pamens vos, te delièurarai, à coundicioun...

— A coundicioun? digo lèu.

— Que me laisses tranquile cènt an pèr lou mens. Vos?

— Nàni! me n'en demandes trop!

— Ah! o? nàni?... Eh! bèn! s'aqui te plaisses, rèsto-ié!

E lou fustié risié... e galejavo que-noun-sai!

Finalamen la Mort diguè sebo, e toumbèron d'acord à cinquanto an.

Despegoulido, la Mort s'aubourè, e renouso, fusè coume un lamp pèr ana faire sis obro.

E lou brave fustié vague d'alisca si fusto, satisfà de soun proumié souvèt, de soun pache emé la Desdentado e dóu vèire-veni, e leissè courre l'aigo. E de tèms en tèms, lou jo ié proufichavo.

Quand sias urous, que rèn vous manco e que vous languissès pas, cinquanto an passon lèu. Tourna-mai venguè la Mort, agouloupant sis os dins soun grand linçòu blanc:

— An! isso! ié faguè, qu'aquesto fes es de bon e qu'es l'ouro.

— Siés mai aqui, vièio masco! ié digue lou fustié. Quau te demando? Es panca l'ouro: se manco d'uno miecho-oureto, (se moun reloge vai bèn).

E la Mort, toujours pressado, amiravo, en espérant l'ouro, la figuiero dóu fustié.

— Li bèlli figo! venguè.

— A toun service, se n'en vos.

La Mort a toujours fam: escalè sus la figuiero... Ah! n'avalè!

La miecho-oureto prenguè fin, e la vièio masco, orre aucèu de rapino sus la branco, d'amoundaut crido au fustié:

— Aquéu *Confiteor* se dis, o noun?

— Pos davala, siéu lèst, ié respond lou fustié.

E la Mort vòu davala, mai es clavelado sus la figuiero e pòu pas se desclavela; se despoutènto en van.

E lou fustié ris e galejo que-noun-sai!

— Siéu esta, siéu e sarai toun mèstre, ié fai. Se pamens vos, te deliéurarai, car pièi siéu pietadous. Te desclavelarai, mai à coundicioun...

— A coundicioun?...

— Que me laisses tranquile pèr lou mens cènt-cinquanto an. Vos?

La Mort e lou fustié pachejèron proun, mai enfin toumbèron d'acord à cènt an.

— D'eici-eila, se diguè lou fustié, passara d'aigo au Rose. D'aiours, mi cambo flaquejon, e sènte que me fau un paquet vieianchoun.

La Mort davalè, e s'esbignè lèu en se mourdènt li det.

Li cènt an passèron. La Mort arribè, atroubè lou fustié forço deglesi, bavant, brandant la tèsto e tout escranca. L'agantè que soumihavo, lou carguè sus sis esquino e l'empourtè dins l'autre mounde...

Quand soun davans la porto dóu paradis, descargo soun fais sus lou lindau, e pico.

La porto se duerb.

— Te, Pèire, ié dis la Mort, ve-n'eici un qu'a bèn gagna voste paradis: a viscu dous cènts an!

— Quau es aquéu paciènt? dis lou porto-clau.

— Lou brave fustié, lou fustié, respond, que, vous ensouvèn? vous dounè la retirado, un jour qu'erias tant las!

— Ah! es tu, testard! tu que, quand te diguère, uno fes, dos fes, de demanda toun salut, m'apelères renaire? Vouguères pas toun salut, e vos intra dins lou paradis? Eh! bèn, moun ome, vai-t'en au diable.

— Pamens, sant venerable, ai fa de bèn tant qu'ai pouscu e d'urous tant qu'ai vougu. Siéu esta fidèu à ma pauro femo tant qu'a viscu, e memamen quand es estado morto...

— Intron pas eici li calignaire de la damo de pico! Nàni! intraras pas! Quau t'adus que t'entourne!

E la Mort, en risènt, lou cargo mai sus sis esquino. E lando que landaras!

Quand fuguè davans la porto dóu purgatòri, descarguè soun fais sus lou lindau e piquè.

— Quau es mai aquí? dis uno voues enraumassado.

E la Mort respond:

— Durbès! es iéu, siéu la Mort. Vous aduse un paure fustié que m'a douna forço soucit! A viscu dous cènts an: uno tant longo vido es proun un purgatòri... Mai, coume èro un pau jougadou...

— Li jougadou soun lis enfant dóu diable, bramo la voues. Vague au diable lou jougadou!

E la Mort, s'esclafissènt de rire, adus e pauso soun fais sus lou lindau de l'infèr.

Quand Cifèr recouneiguè lou fustié:

— Hola! es tu? ié faguè. Me languissiéu de te vèire. Eh! bèn, aro, eici sian! Anan faire toun lié, e bouto-vai! ié saras à toun aise

Alor, pietadouso, la Mort ié diguè: — Pamens faudra pas trop empura lou gavèu. Fuguè gros jougadou, mai, fau pièi èstre juste, quau diàussi jougarié pas, se toujours gagnavo? D'aiours, a fa tant de bèn qu'a pouscu, es esta fidèu à sa mouié tant qu'a viscu...

— E memamen quand es estado morto, sabèn acò! repliquè Cifèr en sacrrreiant e fasènt rounfla li r! Mai, capounas de... iéu! es miéu, bèn miéu! l'ai e lou tène, e lou garde!

— Jougadou! faguè lou fustié, tremoulant coume la sagno, es verai! l'a long-tèms d'acò l'ère. Emai toujours gagnèsse, toujours gagnave ounestamen; e... que voulès...?

Alor Cifèr, ié coupant la paraulo:

— Toujours gagna, diguè, e ges faire de tort? Acò s'es jamais vist e se veira jamais...

— Escusas, venguè lou fustié. Se l'avès jamais vist, iéu vous lou farai vèire. Avès de carto eici?

E Cifèr, que pèr dana tant d'amo, enventè li carto, Cifèr, qu'a sèmpre entre-tengu, encagna, enverina l'endemouniado passioun dóu jo, que d'un jougadou a fa toujours un laire, Cifèr jougneguè lis espalo.

— Paure innoucènt! faguè... Vos pas qu'aguen de carto? es eici que se fan, que se n'es tant fa, e que n'en counservan lou mole... Eh! bèn, tè, vague! jouguen. Te n'en apprendrai que n'as jamais sachu. Dequé jougan?

— Eici, bretonnejè lou fustié, ai plus rènn... rènn que ma pauro amo, pechaire! Vous la jogue, s'acò pòu vous agrada.

— Jouguen toun amo...

Un demòni, negre coume la sartan, aduguè subran un jo de carto, e li baiè respetousamen au Rèi dis infèr. Li dous jougadou s'assetèron, mesclèron li carto. Lou fustié aguè la douno. Cifèr coupè. A la proumiero.

E entamenèron la partido.

La Mort espinchavo en richounejant, au mitan d'un vòu de diable que, lou cor esmougu, durbènt d'iue ardejant, retenènt soun alen, fasien roudelet à l'entour di jougaire. Cifèr e lou fustié se sarravon de près. N'i'aguè pèr tóuti dous!... Quau gagne? Lou fustié!!

Li diable espaventa s'encafournèron dins li garagai abrasa. E Cifèr, en s'aubourant:

— Malan de noum! ourlè... Mai, creba que tu siés! de-qu'as dounc fa pèr èstre ansin l'ami de Diéu? Passo que t'ai vist, o juste! e que jamai te vegue plus!

E la Mort riguè plus; e dins un vira-d'iue, aduguè mai lou fustié sus sis espalo à la porto dóu paradis; lou pausè plan-plan sus lou lindau, e ié faguè sis adiéussias, e rapido coume l'uiiau, davalè sus terro, ounte degun, despièi quauque tèms, trespasavo plus, e reprenguè tranquilamen sis obro. Lis a plus quitado despièi.

Lou fustié esperè proun tèms encaro ounte la Mort l'avié pausa. Avié bèu pica e prega: Pèire ié voulié jamai durbi.

Mai à la fin, Jèsu ausiguè lou doulènt que pregavo; e coume escouto toujours quau lou prègo, noste bon Segne e Sauvaire à Pèire diguè:

— Pèire, moun ami, apasimo-te. Fuguè jougadou, n'en counvène: mai es esta fidèu à sa mouié tant qu'a viscu, e memamen quand es estado morto; a fa de carita tant qu'a pouscu... e m'a prega. Adounc, que davans éu se duerbe touto badanto la porto d'or dóu paradis, e pèr ma gràci e ma misericòrdi, qu'intre dins l'eterno glòri de Diéu!

Sant Pèire finiguè pèr s'apasima, e durbiguè. Lou fustié intrè, trelusènt coume un soulèu; e lou grand sant Jousè, patroun di fustié, venguè à l'endavans dóu fustié caritable pèr ié souveta bòni fèsto longo-mai!... e pèr ié faire uno brassado.

1879 - *Edicioun de 1884*

X X X X X X X X X

LI PERDIGAU



Eiço mai se passè dins noste bèl Avignoun dóu tèms que Berto fielavo, — fielavo de sedo, aro debano d'estoupo, — tèms urous ounte li gènt avien pas, coume à l'ouro d'uei, la furour de lèu faire fourtuno, se contentavon de ço qu'avien sèns enveja ço qu'èro pas siéu; ounte fasien bouli soun oulo à pichot fiò, vivien pèr travaia e travaiavon pèr viéure; e pièi, quand acò ié prenié, risien de soun bon rire tant que poudien, car, en aquest paure mounde, i'a toujours proun e trop de tèms pèr ploura.

Un jour dounc, sus li dos ouro de tantost, au café Sant-Deidié, ounte, lou tantost e après la soupado, en touto sesoun e que tèms que faguèsse, s'acampavon, pèr lou cinq-cènt e li tres sèt, à l'entour d'uno fiolo de clareto, quàuqui gros catau de la vesinanço, e li courratié que lou negòci de la sedo tenié gras e drud; un jour intrè lou célèbre Mèste Alàri, — n'en parlaren mai — , que n'en countavo o n'ourdissié toujours quaucuno, que galejè touto sa vido, e acabè de rire just quand faguè si darrié badai.

— Oh! pèr aquesto, tubara! en intrant diguè, sourrisènt.

— Countas-nous lèu acò tout caud, lis abitua ié venguèron.

— Despachen-nous, qu'avèn pas grand tèms à perdre, se voulèn pas manca noste cop. Vène de vèire eila, encò de l'ami Dubernet, marchand de sabato, un Gravesounen, Jan Fifre, un pau badau, emai proun. (Sian couneissènt: sa femo

nourriguè noste cadet). Es eila qu'assajo ùni gros soulié de couble; e marcandejo que n'en finis plus, e vòu que, pèr-dessus lou marcat, ié chanjon li courrejoun e ié planton encaro quàuqui tacho, aperiàqui. Eh bèn! mis ami, s'agis de ié faire encreire, quand empourtara si sabato, qu'es pas de sabato que porto, mai... un bèu parèu de perdigau!!!

— Oh! oh! oh! Mèste Alàri; aquelo es pièi trop grosso e passara pas! Coume diàussi voulès...?

— Vole que vous, Moussu Faure, vous metegués lou proumié pèr ana foro vilo, devers lou pourtau Sant-Miquèu. Tu, Alèssi, vas segui Moussu Faure, à vint pas liuen, environ. Vous, Moussu Lafont, anarés après Alèssi, memo distànci; e tu, Gricò, après Moussu Lafont. E tóuti quatre caminarés plan-plan, gardant vòsti distànci, dins la longo carriero ounte noste Janet dèu necessarimen passa pèr se rëndre à Gravesoun.

— Mai, bèl ome! ié diguèron, nous prenès pèr de tèsto d'aïet, que nous arrengeiras ansin?

— Minuto. Esperas. Quand rescountrarés noste Gravesounen, si sabato à la man, o pendoulado sus l'espalo, uno davans e l'autro à rèire, lou recouneirés lèu: es tout vesti de cadis d'Ais, coulour de la bèsti; un gros nas moutu souto uno longo bouneto d'estame que ié vèn quasimen enjusqu'au quiéu; taiolo cremesino largo, expandido sus lou vèntre...

— Em'acò pièi?

— Em'acò, chascun à voste tour, après l'un l'autre, quand lou rescountrarés, guincharés si sabato, farés coume s'èron un parèu de perdigau, e ié demandarés se li vòu vèndre. Pas mai qu'acò.

Ah! n'i'aguè dins lou cafè Sant-Deidié de grand rire e d'aplaudimen, quand tóuti veguèron clar dins lou plan de Mèste Alàri, e quand devinèron tout ço que i'aurié de bourlesc dins lis ate de l'estravaganto coumèdi que s'anavo jouga!

— An! d'aut! mis ami, faguè Mèste Alàri. Chascun à soun poste! Calas bèn vòsti fielat: anarié bèn mau se, entre tóuti, agantavian pas lou pèis. Iéu vous espère eici: lou Janet me counèis.

— Vague! vague! cridèron tóuti, l'agantaren!

E quatecant Moussu Faure e pièi Alèssi, Moussu Lafont e pièi Gricò, eisecutèron poun poun li recoumandacioun de Mèste Alàri. Fuguèron lèu chascun esparpaia, e preste à jouga soun role.

Quand Dubernet aguè chanja li courrejoun e planta li quàuqui tacho, Jan Fifre paguè; e si sabato à la man ligado ensèn em'un bout de lignòu:

— Se m'avès bèn servi, faguè, tournarai.
E partiguè pèr Gravesoun.

Fuguè Gricò que, lou bèu proumié, agarriguè lou Gravesounen, e, coume se dis, agantè lou biòu pèr li bano:

— Eh! l'ome de la taiolo, ié venguè, d'uno man moustrant li sabato, e dous det de l'autro au pouchoun, avès aqui un poulit parèu de perdigau. Se voulías me li vèndre!... Quant n'en voulès?

— Disès, Moussu?...

— Vous demande se me vendrias pas vòsti perdigau?

— Quéti perdigau?

— Vòsti perdigau, perdiéune!

— Leissas-me tranquile. Me prenès pèr un autre. Ai pas lou tèms de vous amusa. La femo espèro.

— An! ié fai alor Gricò, vese que li voulès pas vèndre, gardas-lèi. Tant d'espargna.

— Ve-n-aqui un, pechaire! se pensè noste Fifre, que ié dèu segur avé peta 'n ciéucle.

E filè soun camin.

Aguè pas fa vint pas que Moussu Lafont l'arrestè:

— Ah! d'aquéli! ié diguè, es pas necite, pèr vèire que soun maia, de ié regarda lou bout dis alo! Agués bèn siuen, au mens, dóu chin o de la chino que vous lis a leva. S'erias resounable, tambèn vous li croumpariéu.

Jan Fifre duerb d'iue tant que n'a, e bado, atupi e rede coume un pau.

— Quant n'en voulès? Vous n'en baiaréu bèn quaranto sòu de la pèço.

— Ah! bèn! o, ié fai lou Gravesounen, vous dounariéu pèr quatre franc ço que me n'en costo dè!

— Pèr èstre de bèu perdigau, es de bèu perdigau; mai pamens...

— Ah! ço mai! ié dis Janet que s'enverino, sabès, Moussu, qu'acò me vèn bougramen en òdi? Anas-vous-en rascla de bouto, vous emé vòsti perdigau! S'amas li perdigau, Moussu, cassas-n'en, e vous trufés pas dóu paure mounde!

— Vous esmóugués pas coume acò, bèl ome, ié dis alor Moussu Lafont emé soun plan bagasso: i'a rèn de tant marrit qu'un cop de sang! Emai lis ame, tambèn me n'en passarai. Fauto de perdigau, l'on se countènto de merle.

— Me roumpès la tèsto, vous!... e...

— Escusas se vous cope. Sounjave pas que deman es divèndre... Anaran pas à dimenche, vòsti perdigau.

— Ah! pèr aro ié sian! Mai, sacre petard de disque! bramè Jan Fifre, — e bramè tant que li gènt se metien sus si porto, — sias dounc avugle, o lou venès? Vesès dounc pas qu'es de sabato, de sabato de couble, tóuti flamo-novo, e rousso coume un fiéu d'or? Tenès, calu, vès-lèi, chaspas-lèi, uno, dos! Vès li courrejoun, vès li tacho... Me fichas en caire, emé vòsti perdigau, finalamen!

— Ah! d'abord que lou prenès ansin, e qu'avès vuei l'imour galejarello, e voulès me faire prene vòstis aucèu pèr de sabato de couble! ai plus rèn à vous dire, bono gènt! e siéu plus d'un age à jouga 'mé vous coume un cadelas! Cresiéu que li voulías vèndre. Poudès li garda. L'ase me quihe se li regrète! Sènton qu'entronon, vòsti perdigau! noste cat ié fougarié. Tenès, me n'en farias presènt que li voudriéu pas!

Em'acò, cabassejant, remiéutejant, sacrant, paternejant negre e bourret, Mèste Fifre filo soun camin. Camino vite, e pièi subran s'aplanto, e front clin e lou det sus lou front, travaio de tèsto... E pièi, aubouro si sabato à mié-pan de soun nas, li viro e li tourno, e li toumbo e li lèvo. Que vous dirai? bessai regardo se, pèr cop d'asard, ié poussarié pas de plumo de perdigau.

Ero forço apensamenti, forço! e se passavo la man sus lou front pèr n'eissuga la susour.

Eissugavo sa susour emé sa bouneto d'estame, car sa man èro trempo, quand Alèssi:

— Hè! l'ome, escusas! T'a long-tèms que lis avès tua?

— Aprenès qu'ai res e rèn tua, Moussu!...

— Oh! lou fin soupa, lou festin esquist, e queto fèsto, tèsto à tèsto iéu em'éli! emé, bèn à l'entour, de caulet, o bèn de ris espeta dins lou bon jus! Me sèmblo que n'en manje!

Jan Fifre ié vèi plus. Ié passo coume un nivoulun sus lis iue, la tèsto ié viro, e pòu plus se teni sus si cambo. Lou mentoun ié tremolo e si dènt clacon. A 'no fèbre de chivau!

— Dise pas acò pèr mau, ié fai Alèssi. Eh! me relucas aqui coume s'aviéu manja vosto soupo! Vous li vole pas rauba, vòsti perdigau!... Veguen, li gardas o li vendès?

— Que lou tron de pas diéune vous cure, vous!

— Oh! gardas-lèi. E s'avès pòu que lou cat vous li manje, fretas-ié 'no veno d'aïet.

Desmemouria, destimbourla, sachènt plus se viho o se dor, o se sounjo tout reviha, lou paure Fifre vèi si sabato s'empluma pau à cha pau, e pièi ié sèmblo de vèire un revoulun de plumo de perdigau que jogon emé lou vènt... E s'ensouvèn pièi di raconte de sa grand sus li tour diabouli que li masco e li

masc jougavon passatèms i crestian.

Finalamen, èro toucant la porto Sant-Miquèu, quand rescountrè Moussu Faure.

— Eh! l'ome! Moussu Faure ié diguè d'uno voues menèbro, em' uno bèbo d'un pan de long, l'ome! voudriéu bèn saupre, iéu, ounte avès tua aquéli perdigau.

— Ai res e rèn tua, vous tourne à dire, respoundeguè Jan Fifre, pale coume un gipas. Moun brave Moussu, lis ai croumpa encò de Dubernet, que demoro eila...

— Moussu Dubernet vènd pas de perdigau, vènd de sabato... S'aquéli perdigau soun esta pres à la curso, o bèn engranaia en terro libro, ai rèn à vous dire, e poudès tranquilamen vous ana jaire à voste oustau. Mai se lis avès cassa en terro ounte la casso es severamen enebido, coume i'a touto aparènço, sias en fauto. Es emé iéu qu'aurés afaire. Vous n'en dise pas mai.

— Moun brave Moussu, ié fai lou Gravesounen, qu'un verbau espavourdis, siéu innoucènt coume un enfant que teto; e me disès aqui de resoun que ié vese rèn, mai rèn, car soun negro coume la pego.

— Eh bèn! esperas: vau querre quaucun que vous lis esclargira.

E Moussu Faure s'encourreguè.

Esglaria, Jan Fifre veguè subran pouncheja la chantignolo d'un capèu de gendarmo, e s'agrouvè mita-mort. S'aubourè pièi, virè brido, e doublè lou pas pèr arriba pu lèu.

E lèu, encò de Moussu Dubernet arribè, tout en aio e tout en aigo:

— Moussu, ié cridè, acò 's pas un tour à faire! Lou pache es rout. Me prenès dounc pèr un coudoun? Que se vouliéu de perdigau, cresès que vendriéu vers un marchand de soulié? pèr li paga, encaro, dès franc lou parèu, jusiòu que sias!

Moussu Dubernet, que Mèstre Alàri avié mes au courrènt de tout, s'estoufavo pèr pas rire...

— Sias un troumpo-quau-pòu, coume tóuti li gènt de vilo... Tenès, vaqui vòsti perdigau, e rendès-me mi sòu...

E Jan Fifre bandiguè li sabato pèr l'oustau... Ié rendeguèron si sòu, e partiguè, rouge coume un grato-quiéu.

1882 - *Edicioun de 1884*

MISÈ D'INGUIMBÈRTI



Dins la glèiso de Bouniéu-de-Coumtat, i'avié, — dóu tèms que vous parle, e vous parle de i'a long-tèms, un tablèu retrasènt Sant Antòni, e lou pourquet, soun fidèu coumpagnoun. Èro tant abile, tant bèn engaubia lou pincèu que li pintè, lis avié tant richamen acoulouri, qu'en regardant lou Sant e la bèsti, semblavon, lou Sant, ana durbi li bouco pèr vous parla e auboura la man pèr vous benesi, e lou pourquet, se metre à rena e à boulega sa pichoto co revechinado.

A Bouniéu e à set lègo à l'entour, aquéu Sant Antòni e soun pourquet, cap-d'obro de Parrocel e presènt d'un Vice-legat d'Avignoun, an toujours agu, e long-tèms auran grand renom, e se ié conto encaro ço qu'arribè à causo d'aquéu tablèu, — i'aura lèu d'acò cènt an, — à-n-uno vièio damisello de bono famiho, noumado Antounieto d'Inguimbèrti.

Misè d'Inguimbèrti èro uno grosso devoto. Se fasié dins l'age, talamen que, de l'avis de bèn quàuquis-un, repepiavo, i'a de fes. Lou tout èi qu'èro, de naturo proun simplasso e creserello. Pauro innoucènto! èro pas degaiado en plen, mai toumbavo à-cha pau au sèn de l'enfant. Avié pamens encaro, pèr vòuto, un galant resounamen.

Aquéu Sant Antòni l'avié tant e tant souvènt esmougudo; sa fe à soun patroun celèste èro tant ardènto; i'avié tant countempla sa fàci esbrihaudanto, sa barbo negro e blanco; l'avié, dins sa vido, tant bela, en degrunant soun capelet à si pèd, que se n'èro apassiounado, e n'èro vengudo amourouso, o tant vau dire. Falié bèn qu'ansin fuguèsse, car enfin, quand èro o se cresié souleto dins la glèiso e dins la capello de soun Segne Sant Antòni, ié parlavo coume se lou Benurous èro de car e d'os e plen de vido.

E ié disié:

— Bèu Segne Sant Antòni, me regardés pas ansin, que li rai de vosto fàci me fan crento coume lou soulèu... e n'ai l'amo dóu cors touto tremoulanto.

Un dissate, vueio de Nosto-Damo de Setèmbre, que Misè d'Inguimbèrti avié l'amo ennivoulido e tourmentado mai que jamai, vengué ié dire:

— Antòni, o moun bèu Segne e moun patroun! vous languissès pas d'èstre aqui, de-longo soulet, dins voste desert, soulet em' aquelo salo besti? Vous vènon pancaro en òdi li racino que rousigas e l'aigo puro que bevès? Ah! se venias un pau me vèire, uno vesprado! Souparian ensèn e vous refarias. I'a bon pan blanc à l'oustau, e de vin vièi dins un caire, d'uno vigno qu'avèn à la Claparedo. Quouro dounc, bèl ami, quouro vendrés un pau me vèire?

— Deman de-vèspre, se voulès, ié respoundegùè subran uno voues clarinello e caressanto. Deman de-vèspre, tre que vuech ouro sounaran.

— O moun Segne Sant Antòni, alor cridè Misè, trefoulido, enfin me respoundès! Ah! fugués longo-mai benesi, divin ami e soulas de moun amo!

— Tre que vuech ouro sounaran.

— Vous espère!

— I'anarai.

— Picarés. Vole iéu-memo avé l'ounour de vous ana durbi.

Acò di e counvengu, Misè d'Inguimbèrti s'ageinouïè e faguè soun ate de gràci, lou cor urous d'espèro e plen de recouneissènço. S'aubourè pièi, e se clinè graciosamen pèr saluda soun bèu Segne e patroun.

De la glèiso à soun oustau, ié semblè que lis ange la pourtavon.

Se la pourtavon pas, es de crèire que la preservèron de barrula, tant èro esmougudo, li vuetanto e tant d'escalié que i'a pèr mounta peramoundaut dins la glèiso de Bouniéu, o pèr descèndre enjusqu'apereïçabas.

Èro, — fau vous lou dire, car lou devinarias belèu pas, — aquéu capoun de Luquet, lou sacrestan, que dounavo ansin rendès-vous à la pauro vièio dessinado. Un sacrestan fach au mole, e reüssi! Se n'èi garda souvenènço à Bouniéu, e se i'es toujours di que Luquet fougne jamai au bon vin blanc de la

sacrestié, nimai i bon moussèu. Em'acò pièi, còu pendoulet coume uno figo trop maduro, front clin souto caloutoun de sedo negro que ié toumbavo sus lis iue, iue pounchu, lusènt e bas. Em'un teta-dous! uno voues calino, e tant doulènto que quand disié:

— Pèr lis amo dóu purgatòri! vous derrabavo dardèno dóu fin-founs de la pòchi.

Es just aquéu dissate que Luquet tirè e eisecuté soun plan.

A miejour, ouro ounte i'a degun dins la glèiso, quand aguè descamisa li grand candelié e la crous de l'autar-mèstre e vueja d'òli à la lampo que ié brulo davans niuech-e-jour, — devinant que la vièio asclado anavo veni, coume souvènti-fes l'avié souspresso, teni douço counversacioun emé soun Segne e patroun, e ié faire à geinoui lis iue blanc, gèmi, sourrire e ploura, — lou gusas! s'amoulounè e s'escoundeguè dins l'angle lou mai sourne de la capello de Sant Antòni.

Capitè bèn: Mise venguè, souspirè, e — lou vesès, — soun patroun ausiguè si souspir!...

Mise partido, lou sacrestan s'esbignè, risènt à s'estrassa la pèu dóu vèntre. E quand Antounieto, li couloureto sus li gauto e l'iue lagremejant d'alegresso, arribo à soun Oustau:

— Martino! crido en intrant, Martino! Martino!

— Vosto servènto, Madamisello.

— Veici! ié fai Misè, manjant la mita di paraulo, tant sa lengo a la fèbre e tant la paraulo es aboundouso sus si bouco, veici: un ami, un grand ami de la famiho... ami respectable... vendra deman, deman de-vèspre, au pica de vuech ouro. Vendra deman me teni coumpagno, me teni coumpagno e soupa 'mé iéu à vuech ouro preciso. Picara, i'anarai durbi...

— Madamisello, es pas necite que vous...

— I'anarai durbi, que, vous, aurés proun obro!... E que taulo fugue messo avans ouro e coume se dèu, entendès? e que rèn manque sus taulo!

— Sufis, Madamisello.

Que sara mai tout eiço? se diguè la servicialo. Li coucourdoun ié boulegon toujours que mai, e soun chin fai la farandoulo. Que lou Segnour-Diéu ague enfin pieta de nautre e ié mete sa santo man!...

L'endeman de-vèspre, pamens, sentié qu'embaumavo e amoulavo l'apetis la bono óudour dóu poutagié de Martino. Bon bouta-couire, kiue plan-plan, à pichot boui; carbounado auto en goust; menu pèis e couquiho de chambre de

Sant-Safourian, pu fin e mai goustous que li chambre de l'Ilo; faioulet groumandoun de Canourgo; couniéu de la Vau-Masco rousti; e pèr lou dessèr pessègue e rasin claret... lengo-de-cat, macaroun, bescutello e sucrarié... e, — ço que dins un festin dèu jamai s'oublida, — cop dóu mitan de liquor couventialo, e tout-de-long dóu repas, vin vièi di d'Inguimbèrti, e pèr courouna la soupado, cafè requist, e carafoun d'aquéu coudounat coume sabon tant bèn n'en faire à Bouniéu.

Èro de bon oustau Misè d'Inguimbèrti, e pèr tradicioun, fasié bèn li causo!...

Vuech ouro avien pancaro pica que Misè d'Inguimbèrti èro lèsto. S'èro messo dessus tout ço qu'avié de pu riche e de pu bèu dins soun gardo-raubo e dins si cofre: raubo de sedo flourido e touto endentelado, cadeneto de perlo fino au còu, brassalet d'or i poug, estello de diamant is auriho em'i det... Em'acò, — perché pas lou dire? li poumeto di gauto un brigoun tencho emé de cremesin, — metié sa darriero espingolo e dounavo un darrié cop d'iue à soun mirau, quand tabassèron à la porto.

Manquè pas l'ouro, lou lipet!

E Misè, la man sus soun cor, — car lou cor ié faguè viro-passo, — davalè pèr durbi...

— Intras, moun Segne Sant Antòni! Fugués lou bèn-vengu dins l'oustau di d'Inguimbèrti. Quet ounour pèr la famiho e quete grand jour pèr iéu!... Intras.

E Sant Antòni e Misè se dounèron lou bras, intrèron dins la grand salo e fuguèron lèu vis-à-vis à taulo... car Sant Antòni avié fam.

Se manquè de rèn que noun la soupiero ié toumbèsse di man, quand Martino intrè pèr servi, e veguè, li couide sus la touaio, aquéu grand escamandre d'ome, estrange ami de la famiho!... em' amplo rouro carmelito, capouchoun en tèsto, barbasso griso au mentoun, gros feisset sus la ventresco... un Frai mendicant? un faus Recoulet, un capouchin de rescontre? que sabe iéu! un barrulaire, un raubo-galino! quicon d'afrous, de gresa, de pudissènt! un mort-de-fam se lipant li brego, tre que veguè tuba la soupo...

Martino finiguè pamens pèr se rassegura, resouludo d'estaca lou bòchi ounte sa mestresso voulié. S'aquitè de soun service en counsciènci.

E Misè d'Inguimbèrti fasié galantamen, em'un biais aristoucrati, em'uno gràci soubeirano, lis ounour de l'oustau e de la taulo; e fasié peréu bouqueto (10), e disié:

— Bèu Segne, prendrias pas encaro un pau d'eiçò? Encaro un pichot tros de ràbi aquelo aletto de perdigau!...

La servicialo ié vesié plus! se cresié d'èstre lou jouguet d'un pantai diabouli.

Ah! mai, veici qu'après lou cop dóu mitan, adeja gounfle de bon taïoun, redoun

coume un O, la barbo enviscado de saussun e de saussaio, lou nas rouge coume la cresto d'un gau de mas, l'iue flamejant dóu fiò de l'aigo-ardènt, l'abouminable e faus ermitan óublido de contro-faire sa voues, cacalejo, bretounejo, galejo, barjo e desbarjo, talamen que Martino recounèis lou sacrestan!

Sort quatecant, fasènt semblant d'ana querre vers lou counfissèire encaro uno sietado de bonbon pèr lou dessèr, e cour à la clastro. Sono tant ferme que n'asclo la campaneto...

— Santo Crous! misericòrdi, Moussu lou Curat! crido desalenado. Au secours!

— Que vous arribo, Martino?

— Uno abouminacioun!

E ié conto ço que se passo, talo causo ansin, coume acò, coume acò; Luquet ansin... capouchoun en tèsto, barbo au mentoun... Sant Antòni autramen... Misè destimboulado en plen...

— Uno abouminacioun, vous dise, que dèu faire ploura, d'aquesto ouro, lis ange e li sant de paradis! Eh! quau saup tout ço que pòu arriba, se venès pas lèu ié metre bon ordre?

Moussu lou Curat poudié plus teni soun rire...

— Martino, ié faguè, anas-vous-en lèu. Fugués tranquilo, vous siéu après. Acò n'en sara pas mai.

— Béu, vous afourtisse, coume un trau, manjo coume un porc, parlo coume un barrau destapa, a la cigalo... Es uno counfusioun!

— Vous siéu après, vous dise, pèr tout adouba. Sara lèu fa!... fugués tranquilo.

E lèu-lèu Moussu lou Curat, — que, certo, lou fai pèr un bèn, — se bouto sus lis esquino uno vièio capo foro service; se counfeiciouno, emé de coutoun en ramo, uno barbo blanco, se l'emplastro au mentoun e sus li gauto; pren li gròssi clau de la glèiso e de la clastro, e part. Dins un saut es à l'oustau di d'Inguimbèrti.

Intro subran, que Martino vèn d'avé la precaucioun de leissa la porto duberto, e:

— Ta! ta! ta! à la porto de la grand salo.

— Quau pico? dis Misè.

— Iéu! dis Sant Pèire, fasènt brusi si gròssi clau.

— Quau sias?

— Sant Pèire.

E Misè duerb.

— Intrás, grand Segne Sant Pèire! Fugués lou bèn-vengu dins l'oustau di

d'Inguimbèrti! Salut à vous e glòri à Diéu!... Mai s'acò countùnio, noste oustau vai èstre lou paradis escrèt! Intras.

Tre que Moussu lou Curat vèi soun Luquet ataula, la fàci roujo coume lou fiò:

— Ah! bon! ié vèn, es tu que cercave. Enfin t'agante! Ah! es ansin que fas ti plantié, galoupin!

Emai aguèsse de cremesin sus li gauto, Misè d'Inguimbèrti venguè blèimo coume un pedas, e Luquet s'aubourè brandant coume uno sounaio, e de la pòu s'escagassè...

E Sant Pèire, countuniant:

— T'auboures, o t'auboure?... Se se pòu!... Coume se fai miserable! que te siés esbigna dóu paradis coume acò sènso ma permissioun, e qu'as prouficha pèr sourti d'un moumen ounte, las de barra e de durbi ma porto, m'ère endourmi la laissant entre-duberto?... Eh! bèn, vai es à iéu aro qu'as à faire!

E à grand cop de pèd aqui darrié, à grand cop de clau sus lis esquino, Sant Pèire met deforo Sant-Antòni, que, desencigala, gingoulo:

— Ai! ai! ai! e bramo:

— Perdoun, Moussu lou Curat!

— Que t'arribe mai! ié faguè Sant Pèire.

— Lou farai plus!

E despareiguèron tóuti dous sènso dire adessias!

E Misè d'Inguimbèrti, dins aquel escandalous escaufèstre, aguè, pecaireto! un gros mourimen de cor: s'avaniguè sus sa cadiero à bras. E Martino, escoundènt tant que poudié soun contentamen e soun risoulet, descourdelè la pauro innoucènto, e la revenguè, en ié fretant, emé de vinaigre, lou pous e li narro, li pougnet e la bouco de l'estouma.

1883 - *Edicioun de 1884*

X X X X X X X X

QUAND ÈRE ENFANT



E aro, voulès que Cascarelet vous digue, noun un conte, nimai uno falabourdo, mai un gros auvàri que i'arribè quand èro enfant?... Rèn que de ié sounja, me fai veni la car de galino!... Tenès, vau vous lou dire.

I'a d'eiçò long-tèms, e me sèmblo qu'èro aièr. Èro l'an de ma proumiero coumunioun. Intrave, galoï mournifloun, dins mi douge an. Pichot levènti d'escoulan, ère toujours lèst pèr faire de countràri i coulègo, e noste mèstre d'escolo, sèmpre enmalicia coume, dins lou round, un biòu malin de Camargo, me dounavo mai d'espòusado emé sa vedigano que d'image e de dragèio.

Acò m'empachavo pas d'avé forço cambarado que m'amavon. Nous amavian, es proun vrai, à cop de poung e à tiro-péu; mai, après batèsto e grafignado, venié tourna lou bon acord.

Lou plus brave de tóuti èro segur lou drole d'un nouma Pèire Brun, courdounié e troumpetoun de la vilo. Ié disien Pascalet. Un agnèu! Lou galant clerjoun qu'èro acò, bloundinèu e frisa, emé de gauto rousenco e blanco coume dos poumo de paradis. M'aurié fa grand gau d'èstre clerjoun em'éu, car erian toujours ensèn coume dous bessoun, mai, las! impoussible: Moussu lou Curat jamai vouguè, e veici perqué.

Aviéu vuech an tout au mai; li dènt de la me toumbavon.

Un dijòu — erian pèr meissoun, — aviéu, dins la matinado, ajuda ma pauro maire a carreja dins Sant-Roumié, pèr lou vèndre, soun canestèu de madalenen.

A miejour, em'un souleias ensucant qu'embriagavo li cigalo, (cantavon à se creba li mirau), nous acamperian, ùni cinq o sièis galoupinot, pèr ana gasta de nis. Quand aguerian proun barrula, anerian nada; e quand aguerian proun gafouia e granouieja dins l'aigo courrènto e lindo dóu Riau, emé d'aigo i geinoun, faguerian, nus coume de verme, pèr nous seca, aqui toucant, dins lis erbo dóu prat plus auto que nautre, faguerian la casso i parpaïoun.

Anè pas se devina que, tout-d'un-tèms, veguerian negreja la raubo de Moussu lou Curat! S'espassejavo aqui-de-long, en legissènt sis Ouro, à l'oumbrino di sause. Ié disien l'Abat Jóussaud: un bèu vièi, grand, encaro dre coume un cire, tèsto blanco coume un ile, mino mourrudo e sournò. Quand èro en cadiero, avié toujours la maliço, e trounavo! E chasco fes que s'encadieravo, èro pèr nous dana tóuti fin que d'un.

Tre que lou sant ome vèi aquéu galoi vòu d'enfant nus, cour, li man sus soun capèu à tres pouncho, m'aganto pèr l'auriho, e tiro... Ai! ai! ai! Paguère, iéu soulet, pèr touto la vermenaio, que s'escoundeguè, en s'estendènt de tout soun long dins lis àutis erbo. E tiravo, Moussu Jóussaud!

— Pichot poucèu, me diguè, emai tu, e adeja, te vos dana? Vai carga ta camiso, vai, pouliçoun!

E me lachè.

— Ah! tè, Niho, fai-te clerjoun, aro!

— E Pascalet? me dirés.

— Oh! i'èro pas, mai quauque tèms après, ié fuguè.

Dounc, un jour, (èro, m'ensouvène, la vueio de Sant Crespín, patròun di courdounié), moun ami Pascalet, en qualita de clerjoun d'abord, e pièi d'enfant de sabatié, devié, l'endeman à la grand messo dis empegousi, canta lou *Credo*, car cantavo coume un vióloun. Lou veguère veni, vesti coume Sant Jòrgi, e pamens tout afrejouli e fasènt la paumo coume un auceloun malaut. En jougant à sauto-chin o bèn à couloubm-couloubet, un vèspre au calabrun, emé de neblasso qu'un coutèu aurié coupado, s'èro enraumassa, susarènt coume èro dins l'afougamen dóu jo.

— Niho, me diguè emé sa voues rauco, es deman Sant Crespín. La counfrarié di courdounié m'a demanda, e i'ai proumés, de ié canta lou *Credo* de sa grand

messo... Mai...

E vague de tussi, e de tussi!

— Hè! ié diguère, paure ami! fau pas se desoula pèr acò. Lou cantarai à ta plaço, toun *Credo*, que lou sabe sus lou bout dóu det. Sarié bèn tal asard se brouncave o m'enfangave... Mai digo, Pascalet, voudra Moussu lou Curat?...

Moussu lou Curat vouguè; car enfin, es pas, pèr un escoulan, un crime que merito li galèro de barrula e de gasta de nis, un dijòu! d'ana nada e courre après li parpaioun... E pièi, ve, aquel an meme, à la proucessioun de la Fèsto-de-Diéu, quand meme fuguèsse pas clerjoun mai soulamen jouinet penitènt, aviéu encapa coume se dèu un long *solus* au moutet di penitènt blu. L'enlevè, e tant cranamen que faguère l'amiracioun de tout noste bèu Sant-Roumié. I'a de vièi que n'en parlon encaro, l'ivèr, quand, lou degout pendoulant au bout dóu nas, se souleion au Pourtau de la grand Glèiso.

Aquelo vesprado, à soupa, masteguère emé li dènt de davans, — coume li lapin, — bèn tant me coupèron l'apetis la fèbre de moun afecioun e l'espèro dóu triounfle que me proumetiéu pèr l'endeman. Diguère moun bonur à moun paire e à ma maire, (davans Diéu fugon!). Ma maire, Peireto de Piquet, fuguè dins lou ravimen: mai jan-Danis, moun paire, me jalè fin qu'i mesoulo, en jounnènt lis espalo e me risènt au nas.

Anère me jaire... e lèu aguère óublida lis espalo de Jan-Danis. Quasimen touto la niue de Diéu, virouièr sus ma paio. Aviéu sus tout lou cors de prusour e de pognesoun.

M'eiserçave, assajant lou toun, l'aubourant, lou beissant... un mounto-davalo que n'en finissié plus! Bèn talamen que moun paire, fatiga de moun canta e de moun latin, que ié chapoutavon la som, me remouchinè coume eicó:

— Pichot! me cridè, m'enfètes, e me descervèles emé ta founfòni! Te taises, o te vau ficha sus lou quiéu!

Ma maire estoufavo soun rire, mai iéu aguère pòu! e pas plus gros qu'un pese, m'amoulounère dins mi linçòu e m'acatère la tèsto emé moun vanoun. N'en boufère plus pas uno e penequère...

Me desempaière à la primo aubo.

Aquéu jour, jamai jour tant siau e tant clar! èro jour oubrant, eiceta pèr li Chivalié dóu lignòu, mai m'abihère di Dimenche. Carguère li vièsti de ma proumiero coumunioun, que m'èron estrechoun, car fasiéu moun crèis coume la pasto au pestrin. Leissère mis esclop, (li prenian pèr Sant-Simoun e li

gardavian enjusqu'à Pasco), e courdelère mi boutino de vedèu cira, que me fasien tant gau quand me cracinavon i pèd... Vès, se manquè de rèn que noun agantèsse d'escoundoun la sabouneto e lou rasour de moun paire, e que me toumbèsse, à l'asard de m'entamena e de m'ensaunousi la caro, li quàuqui péu que cresiéu d'avé sus li gauto e souto lou nas.

Ma bravo maire, encaro mai afeciounado que iéu, me faguè dejuna 'mé de cebo e béure un parèu d'iòu crus, — car i'a rèn de tau pèr assoupli e neteja la voues, — e béure peréu, — car i'a rèn de tau pèr douna lou toun i cantaire, — dous gros det de bon vin pur.

Enfin lou darrié de la grand messo anavo souna qu'ère adeja dins la glèiso, e dins lou Cor, adeja plen coume uno mióugrano. Oh! l'oudourous parfum de pego que s'enauro e s'espandissié d'eilamoundaut darrié lou mèstre-autar!...

Veici:

Moussu lou Curat coumenço la messo. Li *Kyrie-Christe* passon, passo lou *Gloria*. Ardit! Niho! escuro-te, que vèn à tu: sian au *Credo*! Mi geinoun flaquisson. Ère aplanta, rede coume un terme davans lou lutrin Sant-Roumier, que, — quand lou Mèstre de Cor lou faguè vira pèr chanja de missau, — renè coume li rodo mau ouncho d'un vièi toumbarèu. Tout lou sang de moun cadabre me mounto à la tèsto, ai uno nèblo davans lis iue, de frejoulun is esquino e de fournigo i boutèu. Lou prèire óuficiant entouno en tremouladisso: *Credo in unum Deum...*

— A tu, Niho!

Niho, emé de gauto ounte uno brouqueto aurié pres fiò, vèi li lume, noun pas certo li cire de l'autar que venié d'atuba Ribeiret lou sacrestan, mai li lume que vous dansarien davans lis iue, se, supausan eici lou cas, vous empegavon sus lou nas un bon cataplame!... Pamens m'arrape au lutrin, pause moun sang, cerque, atrobe ma voues clareto e mistoulino de jouine penitènt blu, e tout rassegura, enfiele tranquilamen li perlo de moun *solus*.

Ai! ai! secours, moun Diéu! Aguère pas pulèu bada que i'aguè, dins lou Cor, l'abouminacioun de la desoulacioun! Boutié, groulié, courdounié, patinié... tóuti li coungreiaire d'agacin, tóuti! coume se s'èron entendu, subran se boutèron à brasseja, que semblavon de moulin de vènt! Fasien tóuti: — Chut! chut! chut!... coume se couchavon un negre vòu de tavan.

Lou Mèstre de Cor, estrafrica e tout enverina de malo ràbi, d'iue fèr e uiaussant, l'escumo i brego, me pessugo e me trigouso, e pèr me coupa lou

siblet, m'atapo li bouco emé soun moucadou tout counccha de taba, bèn tant que me n'intrè dins lis iue e creiguère que i'aviéu de carboun ardènt.

Petard de sort! moun bon Diéu, au secours! O grand Sant Crespín, mai de-que vous aviéu dounc fa?...

Desmemouria, avugla, espeloufi, desounoura, diguère pas bon-jour, e passant d'aquí pèr m'enana, m'esbignère.

M'ensouvène plus s'es de la pichoto porto o de la grandò que sourtiguère de la glèiso; tout ço que sabe, es qu'uno bando de chin m'agarriguè, e qu'un pichot barbet, marrit coume la galo, me courreguè long-tèms après, m'aguè, jougnè li dènt e m'estrassè lou quiéu de mi bèlli braio dóu Dimenche.

Ah! paure Niho! velaquí dounc lou grand triounfle qu'esperaves!... T'amerito, acò t'aprendra. D'aro en la, ié vendras mai lutrineja, ié vendras mai!

E jurère bèn que me i'agantarien plus.

E me i'an jamai plus aganta. E pamens, en counsciènci, èro-ti resounable de tant s'esmòure, e de mòure tau boucan e tal escandale en pleno glèiso, un jour de soulennita, davans la respetablo courpouracioun di pegot, au bèu mitan de la messo?...

Maladeciéure! qu'aviéu dounc fa de tant abouminable?

Pati-pata-pas-rèn! Jujas: quand Moussu lou Curat entounè soulennamen soun *Credo in unum Deum*, iéu, entrambla, esmougu, treboula pèr la pòu de manca lou toun, — liogo de countunia e de canta *Patrem omnipotentem*, debanère à plen de gargamello lou *Canta-a-a-te-Do-o-o-o-omino* de moun famous *solus* de penitènt blu. E rèn mai qu'acò, rèn!

1883 - *Edicioun de 1884*

X X X X X X X X X X X X X X X X

L'ABOUTICÀRI



Lou Boutelet èro un jardinié de Barbentano. La Plaço-Pìò d'Avignoun, lou planet de Sant Trefume en Arle, lou marcat de Nimes, lou divèndre de Carpentras e lou dilun de Cavaïoun, l'avien endrudi que-noun-sai: d'aquéu tèms, i'avié de tant bònis annado pèr li travaiaire de terro!

Sa mouié, Daniso dóu Cacalet, avié gagna sa grosso part dis escut qu'avien acampa, car èro de la bono.

Avien tres drole: n'en faguèron dous jardinié coume lou paire; e coume, estènt jouine, Marius, lou tresen, malautejavo, lou tenguèron en pensioun à Sant-Roumié, car avié goust e gau d'aprendre. Lou leissèron aqui enjusqu'à l'age de quinge an, pèr que lou magistre i'enseignèsse tout ço que sabié.

Quand i'aguè tout après, Marius s'entournè à Barbentano.

Aprendre, i'a rèn de miés! Mai es pas lou tout: lou tout èi de saupre tira proufié de ço qu'avès après, e de pas faire coume Jan-Janet, que cassè 'n gros lebraud, e que, fauto de lou saupre faire couire, lou leissè degaia.

Marius dounè grand pensamen à soun paire e à sa maire. Voulié pas se faire jardinié: avié trop de leituro e la terro èro trop basso; e pièi, — se lou fau dire, — li jardinié fan trop marrido vido; nimai sabatié, que li sabatié sènton trop la pego; nimai sartre, es un mestié de femelan: se travaio emé l'aguïo e lou dedau; nimai fournié: fau se leva trop d'ouro.

L'on dèu pamens faire quicon en aquest paure mounde. Ié sian pas vengu pèr regarda voula li mousco: fau lou gagna lou sant pan de Diéu.

Urousamen Daniso desfaguè lou marrit nous, e, en cavant lou pous, atrouvè lou sourgènt de bono aigo.

Oh! li maire!...

Uno niue, niue marcanto, la vueio de sant Ro, patroun di jardinié, revihè soun ome:

— Boutelet! que? Boutelet?

— Mai?... que i'a mai?

— Escouto: Moussu Poutringoun... sabes? l'abouticàri de la plaço Pìo en Avignoun, que ié nourriguerian soun drole, quand desteterian noste einat...

— Eh bèn?

— Poudrié pas prendre lou nostre en aprendissage? Se ié parlavian!...

— Ah!... O, as resoun, femo! Idèio benesido! I'anaren parla. Mai avans, lou fau dire à Mius. Ah! basto vouguèsse! L'establirian à Barbentano, que, quand i'a quaucun de malaut, fau, pèr avé de remèdi, courre à Castèu-Reinard o bèn à Tarascoun... E acò prèssò, Daniso! car me vèn en òdi de vèire l'einat e lou cadet s'estrassa la pèu e se satira, e noste Moussu Marius, à l'oumbro estalouira, legi noun sai que, e... se cura li dènt...

Urous que-noun-sai d'avé destousca 'n bon mestié pèr soun enfant, Daniso e Boutelet s'embrassèron coume dos coucourdo, e pièi, s'endourmiguèron mai.

Tre que se levè, la maire anè reviha Marius:

— Mius, moun sang! ié diguè, esto niue, en pas mai fasènt, t'avèn atrouva, iéu emé toun paire, un mestié galant e pas salissènt. L'anariés aprendre en Avignoun, e travaiairies à l'oumbro. T'agradarié pas d'èstre... farmacian?

Aquéu mot fuguè magi! un uiau de bonur enlusiguè la caro palinello dóu droulas, qu'entourtihè si bras au còu de sa maire. Poudié-ti miés ié dire sa cònsentido e soun cònsentamen?

E lèu, paire e fraire e serviciiau sachèron la bono novello...

L'endeman de sant Ro, avans jour, — eiceta Marius, que dourmié di quatre, — fuguèron tóuti sus pèd pèr culi la cargo. E zóu! sus la carreto banasto de faiòu blanc, panié de pessègue, troussò de caulet, de lachugo e d'endivo, rèst de cebo e d'aïet, liame de pòrri, meloun, coucourdo... Zóu! dequé? de tout.

Boutelet tendè la carreto, Daniso mountè. E noste jardinié, fièr coume un gau, fai peta soun fouit, e parton pèr Avignoun.

Quand aguèron vendu sa cargo, (fuguè lèu fa, car avien adu la flour de la frucho e de l'ourtoulaio), Daniso e soun ome anèron ensèn encò de Moussu Poutringoun.

Aquel abouticàri, fau lou saupre, èro pas soulamen abouticàri: èro coume dirian un mié-mège, fort renouma, e entendu coume un bon medecin, emai-mai. De pertout lou mandavon querre, o venien à soun gabinet pèr lou counsulta.

Tre que veguè nòsti Barbentanen, i'anè à l'endavans en risènt:

— Hoi! ié faguè, es vautre, Boutelet? Eh! coume sian, Daniso? Assetas-vous. Quete bon vènt!... Aurias pas quaucun de malaut?

E Daniso, qu'avié lou teta-dous, ié debanè touto soun escagno, e sènso emboui.

— Eh! bèn, tenès, bòni gènt, ié venguè l'abouticàri, dise pas nàni. Noste Ougèni, — qu'avès nourri, Daniso, — es à Paris qu'estúdio la medecino. Siéu soulet, i'a d'obro... Nous fasèn vièi, la visto baisso e lou vèntre peso. Un pau d'ajudo nous fara pas mau.

— L'enfant es un pau delicat: a pas fa tout soun crèis, mai a bon apétis, moun Diéu, vous rènde gràci! Es pièi tant brave! Saup escriéure... Lou magistre, vès, a plus rèn à i'aprendre, e...

— Es delicat? disès, lou faren manja 'mé nautre. Lou mestié n'es pas penible: saunan plus gaire, que quasimen tóuti li jóuini medecin, aro, saunon si pratico; amenistran raramen de cristèri, que lis estrumen, à l'ouro d'íuei, se perfecionon toujours que mai. Boutas! bagnara pas camiso.

Basto! toumbèron d'acord sus tout, e fuguè counvengu que Marius vendrié se metre à l'obro dins uno quingenado, tre que i'aurien fa soun pichot prouvesimen.

L'abihèron de nòu e de negre de cap à pèd: capèu aut, pichòtis alo, coume se fasien alor; pèr li dimenche e pèr sourti, angleso que ié gatihavo li boutèu, e vèsto longo à l'arlatenco, pèr lou dedins e li jour óubrant, finalamen tout ço que ié falié. N'i'aguè 'no pleno malo, que i'aurias pas fourra lou det.

Velaqui lèst, noste bèu droulas! Nòu coume un fifre, long e prim, moussèu dóu diable; nas croucu, emé, dessouto, quàuqui péu fouletin que se courrien après; grands iue de biòu, estouna, bouco badanto, gauto palinouse e avalado; auriho largo, duberto coume un embut de bouto; vèntre plat coume uno palo de four; péu souple coume de fiéu d'aram, que davalon de long di gato, e, depèr darrié, i'atapon lou coutet; long bras d'aragno que pendoulon, e, de touto sa persouno, rede coume un pau-ferre... Velaqui tau que me lou retrasié, l'autre jour, un vièi Barbentanen que l'a couneigu.

En founcioun intrè lou bèu jour de sant Baudèli, proumié de setèmbre. S'erias, aquéu jour, intra dins la boutigo de Moussu Poutringoun, i'aurias vist l'escamandre, noste cadelas Barbentanen, uno escoubeto de plumo à la man, espoussa grand e pichot boucau, e meme, — ah! pechaire! lou faguè pas esprès, — n'en esclapa un, que la boutigo pudiguè qu'empouisounè vue jour, emai n'aguèsson esbouienta lou poustan. Acò n'es rèn.

Madamo Poutringoun, pamens, n'en fuguè touto estoumacado. Plagneguè mai lou boucau que la poutitè-pudentarié que i'avié dedins.

E roundinavo ai! ai! ai! avaro e verineto!.

Hòu! aquéu mai-adoubat e li renarié qu'óucasiounè demeniguèron pas l'apetis de Marius: vague di dènt! Li cop d'iue malin de Madamo Poutringoun l'empachavon pas de se leva de taulo, vèntre redoun e tiblant.

Fauguè pièi lava la grand porto e lou lindau de la farmaciò, e pièi escura li balanço e tóuti si pes: èro necite que lusiguèsson coume un mirau. Malur! se Madamo ié vesié soulamen l'oumbro d'uno cagaduro de mousco!

E pièi, augmentant de grade pau à cha pau, fisèron à l'aprendis lou siuen d'empli d'aigo lou cafo-vin de l'alambi, e de regla lou fiò souto lou quiéu dóu peiròu, quand falié destila de mento o faire d'aigo-nafro.

E pièi, ié nousèron darrié lou còu, pèr i'atapa lou nas, un moucadou, e ié faguèron trissa de cantarido dins lou mourtié de brounze; em'acò pièi, trissa peréu de moustardo.

E zóu! jouvènt! trisso, — e dur! esternudo.

Un matin que lou mètstre i'avié recoumanda de mai metre de moustardo en pouvero, e après, de grano de lin pèr la metre en farino, mesclè lin e moustardo, e trisso que trissaras! Degaiè tout.

Aquéu jour, fuguè miracle se lou mètstre, encagna, i'esclapè pas soun espaturlo sus la tèsto!

Ah! proun de fes, Marius, paure paciènt! l'iue lagremous, regretavo soun mas de Barbentano, la taulo e la soupo, e lou bajan aboundous e l'eissado de soun paire.

Hòu! tout acò, pas mai que tout lou rèsto, ié levavo ni la fam, ni la set, ni la som: devourissié!

Li gounesso despareissien dins l'engloutidou: li grand valat s'emplisson pas d'eigagno.

Bevié coume uno espoungo, talamen que la mestresso, d'escoundoun, ié sermè soun vin.

E ié serviguè de pan dur: ah! ço, anas! Marius n'en faguè que miés sauta li brenigo au saumié.

Finalamen, Madamo Poutringoun, lasso de teni de-longo l'iue dubert sus lou pan, sus lou vin, sus lou fricot, e, mesfisènto, sus la pasto de ginjourlo e li bastoun de regalisse, e... sus lou boucau de l'eleissir de Garrus; despacientado, n'en poudènt plus, à soun ome declarè qu'acò d'aqui avié proun dura, qu'aquéu droulas jamai s'emplirié, e que falié se desbarrassa d'aquéu manjeiras, d'aquéu long brandin, d'aquel emplastre!...

Quand mourdié, Madamo, lachavo pas! tenié bon, testardo e verinouso coume uno rassado.

Lou mèstre, bono gènt, aurié vougu prendre paciènci encaro un pau:

— Finira bèn pèr s'empli, aquel enfant, disié. A soun mas devié pati! E pièi, fau s'ensouveni, ma bono Oulimpo, que Daniso nous rendeguè un bèl enfant, mouflet e tout redoun...

Mai Madamo, pico-pebre, vouguè rèn entendre. L'agarriguè e lou secutè tant, e tant lou descervelè, que fauguè dire sebo, e cerca lou biais e l'esté de ié faire d'esperéu ficha lou camp, de façoun que lou baile se n'oufensèsse pas.

Mèstre e mestresso cerquèron, virèron, tournèron, e vejeici l'esté e lou biais qu'atroubèron pèr derraba lou vesicatòri sènso doulour trop cousènto.

Moussu Poutringoun anè s'entendre em' un de sis ami, (poudèn lou nouma: ié disien Mèste Bouflardin). L'imour galoiso d'aquest e si gros rire l'avien mai engreissa que sa groumandiso e si moussèu fin.

Ié countè de fiéu en courduro soun cas e soun embarras.

— Bouflardin, ié diguè, fau que me rèndes un service e que m'ajudes.

— T'ajudarei. Que i'a?

— E te sara facile coume de béure un cop quand as bèn set. Veici: deman matin, te mandarai un vas flame-nòu...

— Un...?

— Un vas nòu, — un quèli... (Eh! siés espés, vuei, coume uno muraio mestresso). Em' acò, ié vujaras un got dóu bon vin blanc que tasterian l'autre jour, sabes? rous coume l'or, e que te mandarai emé lou vas.

— Emé lou vas. E...

— Boutaras pièi l'eisino e ço que i'auras vuja dedins, souto ta litocho.

— O.

— Restaras au lié. Saras malaut, censa. T'acataras bèn e m'esperaras.

— O.

— Te languiras pas, car saren eici, iéu em'éu, au pica de sèt ouro. Ço qu'auren à faire sara lèu fa, e lou service lèu rendu. E tout acò nous coustara soulamen... un got de vin blanc! A la rigour, e se vos, sara pas perdu, e te farai presènt d'ou vas.

— Ah! ah! ah! coumprene, diguè Mèste Bouflardin en se tenènt la ventresco. Pos dourmi tranquile, Poutringoun! responde de tout.

Tre qu'intrè dins la boutigo, lou mèstre sounè soun elèvo, qu'èro en trin de chanja l'aigo is iruge, lou menè dins soun gabinet, e ié diguè:

— Marius, vese que te fas un ome, que prenes goust à l'obro, e que, se countùnies, finiras pèr saupre fort counvenablamen lou mestié. Aro, dève te lou dire, chanja d'aigo is iruge, faire fiò souto lou peiròu de l'alambi, n'en refresca lou serpentín, escura li balanço, espóussa li boucau... tout acò's rèn, o pas grand causo.

Madamo, que contro la fenèstro de la boutigo, broudavo pèr soun Moussu li brout d'uno gravato de mousselino blanco, e que s'espoumpissié dins un ban de la, vouguè apoundre soun mot:

— Es tèms, faguè, que Moussu mete soun aprendis au courènt de tout.

— Me lou levas de la bouco, Madamo, ié respoundeguè l'abouticàri... Dounc, tène-te-lou pèr di, Marius: deman matin, au cop de set ouro, anaren ensèn faire un parèu de vesito. Saras tout iue e tout auriho; veiras, ausiras tout e diras rèn. Prudènci e discrecioun!...

Marius fuguè ravi: jujas! intravo à plan pèd dins lou viéu e lou serious d'ou mestié, n'anavo apprendre li secrèt! Perdeguè pas un degout di recoumandacioun de soun mèstre. Avans sièis ouro fuguè preste, de negre vesti, coume s'anavo à-n-un enterramen.

— Èro pas necite, moun enfant, ié diguè Moussu Poutringoun, lou vesènt encapela tant aut, tant richamen arnesca, e ganta, de metre ansin ço qu'as de plus bèu e d'èstre sus toun trento-un. Eh! sèmbles un nòvi... Hòu! acò fai pas mai.

E partiguèron.

Anèron d'abord vèire un enfantoun que traucavo de dènt:

— Ié bacinarés li gengivo, diguè Moussu Poutringoun à la maire, em' uno aigo que vous prepararai e que vendrés querre à la farmaciò.

E pièi anèron vèire lou gros malaut, aquéu paure Bouflardin!!

L'atrouvèron, pechaire! ablasiga au fin-founs de soun lié, souspirant,

gemissènt, ai! houï! la tèsto enfounsado enjusqu'au bout dóu nas dins un bounet d'estame.

— Bèn! coume sian, vuei? diguè Moussu Poutringoun en ié tastant lou pous.

— Ah! Moussu! siéu toujours un gros, gros malaut!

— E aquelo niue...?

— Uno niue... (E la tous ié coupavo l'alén e la paraulo)... Uno niue de purgatòri, longo que finissié plus!

— Fau pacienta... Vosto lengo?

E Mèste Bouflardin, — coumedian d'elèi, — tiro mié-pan de lengo, uno lengasso jauno coume un safran.

Marius durbié si grands iue tant que n'avié, e sis auriho tant que poudié...

— E... pst! pst! pst! vai?... vai bèn? countuniè Moussu Poutringoun. Es aboundous?

— Pst! pst! pst! dises?...

— Anen..., lou vas...

— Ah! lou vas? Que vous dirai? ai agu proun peno! Pamens...

— Veguen acò...

E netejo li vèire de si bericle, pren lou vas, s'aprocho de la fenèstro pèr ié vèire pu clar. Quand a bèn vist, sènt... Marius lou perd pas dis iue.

— Es bello, fai Moussu Poutringoun satisfa, bello e lindo coume l'aigo de Vaucluso. Un brigoun jaunasso. Acò vai miés. Lou sentès pas, Mèste Bouflardin?

— Ah! moun Diéu, noun!

Es alor que l'abouticàri sausso li det dins lou liquide rous; e quand lis a saussa, li lipo, e li sausso mai, e li relipo, sèns escupi!

— Vai bèu-cop miés, vous dise. Goust naturau, ni trop dous, ni trop sala, ni pas proun. Acò n'en sara pas mai.

— Diéu lou vogue! ié venguè Bouflardin, tenènt si mino, e retenènt lou cacalas que ié vai escapa, quand espincho la bèbo estranjo de Moussu Marius, quand vèi soun nas s'alounga, l'esgaramen de si gros iue e lou tremoula de si lòngui quiho.

— Adessias! Mèste Bouflardin, ié vèn enfin lou mège-abouticàri. Ah!... que l'oublidave: s'arribavo que, deman, pousquèsse pas veni, vous inquietessias pas: vous mandariéu moun elèvo, que tastarié, e me rendrié comte de tout... Anen! memo tisano. Abéuras-vous souvènt e tenès-vous caud.

L'abouticàri e soun elèvo davalèron. D'encaro un pau, tant èro esmougu e desmemouria, Marius, en davalant, barrulavo lis escalié. Avié de vounvoun de tèsto, de siblamen d'auriho.

Tout-de-long dóu camin, en tournant de l'oustau de Mèste Bouflardin à la farmaciò, n'en boufè pas uno...

Tre qu'intrèron dins la boutigo:

— Marius, ié vèn Moussu Poutringoun, escouto: se, deman, que bessai faudra que vague à Mount-Favet pèr vèire...

— Moussu, ié vèn, lis iue feroun, Marius, l'interroumpènt, n'i'a proun ansin, e de rèsto!

— Coume! n'i'a proun, e...

— E de rèsto. Eto-mai! Ah! se m'avias fa saupre que, pèr èstre farmacian, falié èstre un porc, Moussu, un lipo-quèli, m'auras segur jamai vist! E me veirés jamai plus, vous n'en responde! M'envau. Ame mai, tron de pas-diéune! viéure au mas, à Barbentano; ié cura l'estable dóu miòu e de la miolo, lou pouciéu de nòsti porc! estrassa la terro! manja quand ai fam e béure quand ai set! Pourtas-vous bèn.

Escoundudo dins l'arrèire-boutigo, Madamo Poutringoun èro is ange. Ah! pas besoun de la gatiha pèr la faire rire!

Marius pestelè sa malo, e... fai tira, Marius! partiguè pèr Barbentano. Aguè lèu sus la tèsto un vièi capèu de soun einat, sus lou quiéu ùni braio de telo de Cadet, e aguè grand gau d'ajuda soun vièi paire caviha si caulet e derraba si tartiflo.

Es egau, disié Daniso dóu Cacalet, auriéu bèn ama que se faguèsse farmacian!

1884 - *Edicioun de 1889*

X X X X X X X X X

LOU GROS MANESCAU

(Conte de ma grand)



Lou bon Diéu e sant Pèire, coume sabès, davalon, i'a de fes, dóu paradis en terro pèr vèire coume li causo van, e quand l'oucasoun se presènto, pèr enaussa lis umble e umelia lis ourgueious.

Or, un bèu dimenche, venguèron faire un pichot tour en Arle em' is enviroun; menèron em' éli lou limousin sant Aloï, qu'es prouvençau, o tant vòu dire, e forço poulpulari en terro arlatenco, ounte, quand vèn l'estiéu, fan courre sa carreto.

Tre que fuguèron davala, anèron d'abord is Aliscamp faire un bouquet d'amo pèr lou paradis; e pièi venguèron ausi messo à sant Trefume.

E quand, messo ausido, aguèron pres plesi à vèire sourti dóu sant tèmple la foulo di bràvi crestian (d'aquéu tèms, en Arle, li gènt èron mai devot qu'à l'ouro d'iuei), e lou vòu galant di bèllis Arlatenco, lou divin Mèstre s'avisè que Pèire èro subran vengu tout apensamenti...

— Pèire? ié diguè lou bon Diéu.

— Segnour!

— Te fau marida...

— Me... me fau marida!... Ai! las! moun Bon-Diéu, ié vèn sant Pèire, ai dounc coumés quauque negre pecatas, que m'impasas talo penitènci? Moun crane luis, pela coume la man, e ma barbo... Ah! s'aviéu uno vinteno d'an de mens, dise pas. Mai...

— Pas tant de resoun, ié fai alor lou Segnour, frouncissènt lis usso. Vau miés se marida que brula.

— Mai... quau voulès que prengue?

— La proumiero qu'anan rescountra. A la devinoun-devinaio!

— Eh bèn! Segnour, fugue fa ço que voulès. Lou tout èi que la proumiero vengudo...

— As pas lou dre d'èstre despichous, Pèire!

Lou bon sant Aloi estoufavo soun rire.

E, mut tóuti tres, enreguèron la carriero que mounto à la Majour.

Avien just fa quàuqui pas:

— Tè, Pèire, ié diguè noste Segne, fau prendre aquesto.

Fuguè uno que tirassavo en groulo li sièis o sèt crous qu'avié sus l'esquino, panardejant, — e chin! e chan! — desdentado, e proupreto... coume un bastoun de galinié.

— Misericòrdi! cridè Pèire, qu'emé li dos man s'atapè lis iue. Emé vosto permissioun, Segnour-Diéu, jamai m'acoublarai em' acò! Nàni!

— Pèire?...

— Bèu Bon-Diéu! ame mai resta véuse. Vous n'en prègue... à geinoun!

— Ah! se me prègues, vène manse, ié respond noste Segne sourrisènt. Pacienten. Vèngue-n'en dounc uno outro... Ah! tè, justamen, n'en veici uno: crese qu'aquesto fara bèn pèr tu...

— Aquelo naneto? pas plus auto qu'un tabouissoun?... Ah! nàni. Jamai!... Segnour, pieta!

— Sèmblo pas de crèire, eici diguè sant Aloi, qu'en vilo d'Arle, i'ague femo qu'an tant marrido façoun. Que! Pèire, adès, quand sourtian de la messo... ah! se rescountravian la bruneto qu'avié biais tant angeli, en davalant lis escalie...

— Tèn ta lengo, Aloi! ié fai noste Segne.

E, se virant devers Pèire, qu'èro tout susarènt e poudié plus se teni sus si cambo:

— Eh! bèn, Pèire, patientarai encaro un pau... Fau que siegue tu, lou fariéu pèr res autre... Veguen dounc, à la bello! Mai tène-te-lou pèr di, t'acorde lou tresen cop, e pas mai. Li tres cop fan lucho.

Ah! Pèire, que pensaras d'aquesto, qu'es la bello! uno bravo Tarascounenco, pauro servicialo, pecaire! un grand escamandre que dirias bon à planta, quand l'espigo roussejo, au mitan d'uno bladarié, pèr faire pòu is aucèu! lou moussèu dóu diable: quicon de long e prim...

Aloi s'esclafiguè de rire, e Pèire, vesènt aquelo estampaduro de femo, venguè pale coume li cèndre.

En grand respèt se clinè:

— Segnour-Diéu, venguè, pode plus dire nàni. Adounc, siegue fa ço que voulès, eiçavau coume eilamount.

— E aro mis ami! diguè lou Mèstre divin, Sant-Grabié es à dous pas d'eici: anen à Sant-Grabié, ié vesitaren sa gleiseto. Avèn, d'aiours, eiça-de-long, uno grosso obro à faire.

E tóuti quatre, en coumtant la Tarascounenco, s'adraièron vers Sant-Grabié. Coume caminèron vite, meme Pèire, qu'avié proun peno à teni pèd, i'arribèron lèu.

D'aquéu tèms, pas liuen de la gleiseto de Sant-Grabié, i'avié, fasènt resclanti soun enclume, un manescau fort renouma: ié disien Mèste La-Croio; mascara, gros, gras, tout boudenfle de sufisènço, se cresié d'èstre e se disié lou mètstre mestairau batènt fèrri en terro d'Arle e à quaranto lègo à la roundo.

Quand aguèron camina, camina, se capitèron davans la boutigo dóu gros manescau. Sant Aloi pousquè pas se teni, — acò se devino, — d'intra lou proumié. Èro tout galoi de sounja qu'anavo metre la man à l'obro.

Intrèron après éu noste Segne, Pèire e sa proumesso...

Noste Segne, qu'a pas besoun, certo! que li gènt parlon pèr saupre la pensado di gènt:

— Aloi, — à l'auriho ié dis, — laissez-me ié ribla si clavèu. Tu, boufaras.

— Diéu vous lou douno, dis noste Segneur au mètstre di mètstre manescau. Me farias plesi, se vous fasié pas peno, aro qu'avès acaba journado e que voste fiò n'es pancaro amoussa, de me leissa batre fèrri sus voste enclume... aperaqui... en passant. Siéu un pau manescau, que cresès! e s'erian vengu pulèu, auriéu pouscu, tau que me vesès, vous douna 'n pichot cop de man.

Lou manescau, prenènt noste Segne pèr quauque aprendis coussu, fiéu de mètstre, o bessai, — quau pòu saupre? — pèr un jouine segneur fantasc que 'n passant voulié s'amusa, ié respond en galejant:

— Jouvènt, dise pas de noun. A toun service... Mai, digo, bloundinèu, as pas pòu d'ennegri ti man blanco, d'ensali ta raubo e de mascara ta bello fàci?

— Ah! ço, anas! se m'ensalisse, i'a d'aigo à voste pous pèr me neteja.

— Eh! bèn, zóu! pichot. Te, blouco moun faudau. Vejan un pau ço que sabes faire... Poudrian nous entendre, toun èr m'agrado: te lougariéu. E vai, te fariés ome de bon, pèr pau que travièsses souto l'iue dóu mètstre di mètstre manescau.

Sant-Aloi avié li lende que i'anavon! I'aurié pas desplasegu de faire touto l'obro.

— Se voulias, vous ajudariéu, diguè plan-plan au divin Mètstre.

— Aloi! boufaras, t'ai di, ié fuguè respoundu.

Noste Segne alor quito soun mantèu blu, escurso li mancho de sa raubo, blouco

lou faudau de cuer, e...

— Tu, Pèire, aganto un pau aquéu martèu.

E noste Segne prend delicatamen la Tarascounenco, e zóu! dins lou fum e dins la flamo de la forjo ardènto, ai! ai! ai! E pièi, zóu! sus l'enclume. E pan! pan! Ardit! Pèire?

Boutas! Pèire se lou faguè pas dire dos fes: jouguè dóu martèu emé grando afecioun!

Lou fum que mountavo dins la chaminèio sentié bon que-noun-sai!

Lou gros manescau badavo, candi, sachènt pas se vihave o se dourmié.

Basto! quand li martèu aguèron proun fa giscla de belugo dins la boutigo, l'obro facho, — e divinamen! se pòu dire, — noste Segne vestiguè lèu la fiançado, que lasso, parèis, d'avé passa tres cop de l'infèr de la forjo au purgatòri dóu martèu, s'assètò sus l'enclume e se freto lis iue coume se venié de faire un som. De loungarudo qu'èro, s'èro aubourado ni trop pichoto ni trop grando, bèn presso, facho au tour... talamen que Pèire fuguè countènt dóu miracle e ravi de vèire sa nòvio rejuvenido, rosó e blanco, e touto redouneto, emé rire galant en bouco e dins l'iue.

— Eh! bèn, dis alor sant Aloi au mèstre manescau, atrouvas pas l'obro reüssido?

— Pas mau, pèr un pichot que n'en fai pas soun mestié, respond lou fourgeiroun, risènt que d'uno gauto e jaune coume un coudoun madur.

— Adessias! Aloi ié venguè, e pourtas-vous bèn, mèstre di mèstre manescau!...

E vaqui que Pèire pourgiguè lou bras à sa novieto crentouso, e souto bras, anèron plan-plan tóuti quatre vesita la gleiseto de Sant-Grabié.

E tre que noste Segne aguè mes lou pèd sus lou lindau de la gleiseto, la campano à brand sounè d'esperelo, e d'esperéli s'atubèron li cire de l'autar. Au pèd de l'autar li nòvi s'ageinouïèron, e noste Segne li benesiguè.

Aro fau saupre que, quand li divin passagié fuguèron sourti de la boutigo dóu manescau:

— Ah! fiò de Diéu! se diguè Mèste-La-Croio, blave de jalousié, pòu pas èstre que farai pas, iéu, ço que vèn de faire en jougant aquéu margoulin! Iéu peréu n'en vole uno que siegue jouino, e drecho coume un ile.

— Gibeto! vèn à sa mouié, que se capitavo foro de soun oustau, quand lou divin Mèstre i'óubravo aquéli caudo miraclouso, femo! agues pas pòu, sara lèu fa.

E lou brutau aganto sa femo, qu'èro un brigoun vièio, espaludo e chambardo, e zóu! dins la forjo!

La paciènto, desvariado, subran bramo misericòrdi! Mai lou fum i'a lèu coupa l'alèn e lou bram. E zóu! pièi sus l'enclume! e zóu! li grand cop de martèu. Ah! vai! n'en giclo pas mai de belugo que se tabasavo sus un sa de bren. Esperavo femo bello coume lou jour, e vèi sus l'enclume qu'un orre mouloun de car e d'os negre coume la pego.

— Femo! femo!... Ah! ço, vai, femo! sono-la que te vai respondre! Veses pas que l'as espóutido?

Jamai fum tant pudènt s'èro espan di tout à l'entour.

Eh! bèn, aro, Mèste-La-Croio, que fau faire? Lou martèu i'es toumba di man. La tèsto ié part, sort e cour coume un fòu sus lou camin d'Arle après l'aprendis bloundin, qu'efetivamen pòu soulet sòuda talo plago.

Lou divin Mèstre, que l'entènd veni, s'aplanto e se reviro:

— Segnour! Segnour! siéu un miserable! ié dis lou manescau desalena. Perdoun e pieta! Vène vous dire...

— Sabe ço que t'arribo, ié respond lou divin Segne. En verita, toun repent me toco, e te fau misericòrdi. Entourno-te, que tout vai bèn... E que t'arribe plus de te crèire lou mèstre di mèstre manescau.

Quand nous countavo tout acò, ma pauro grand, eici, se signavo, e nous disié:

— Es alor que noste Segnour, sant Aloï, sant Pèire e l'umblo servicialo, s'esvaniguèron coume un fum d'encèns dins la glèiso.

E lou manescau de Sant-Grabié s'entournè 'n courrènt pu vite qu'èro vengu; e sus lou lindau de sa boutigo, atrouvè e embrassè sa femo, que tranquilamen l'esperavo en fasènt soun debas.

E vaqui coume, quand acò i'agrado, Diéu enausso lis umble e abaisso lis ourgueious.

Edicioun de 1889

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

LA VIÈIO MALAUTO

Un vèspre de l'autre ivèr, lou Curat di Baus venié d'atuba soun tros de cire pèr ana se jaire, quand venguèron ié dire que, dins un mas dis Aupiho, à-n-uno lègo liuen, uno bravo femo, la vièio Margoutoun, èro bèn malauto e lou mandavo querre.

Soun bastoun d'uno man e sa lanterno de l'autro, emai jalèsse en l'èr e negro fuguèsse la niue, lou bon prèire se lou faguè pas dire dos fes, e partiguè.

— Eh bèn! ma bravo Margoutoun, ié diguè 'n arrivant, m'avès manda querre e siéu eici. Diéu vous lou doune! Coume sian?

— Bèn gramaci, moun bon Moussu lou Curat! ié respoundeguè la vièio. Coume sian? coume sian?... Ah! de tout segur, sian pas bèn: vaqui mai de vue niue que passe blanco, blanco coume la nèu! Pas poussible de plega l'iue, un martire! Vous ai manda querre...

— Ah! pechaire!...

— Ai pensa qu'auras pieta de iéu e que me precharias un pau. Prechas un pau, rèn qu'un brigoun, moun bon Moussu lou Curat!

— Disès...?

— La verita! Tóuti fes e quanto que vous ai ausi precha, m'avès toujours fa veni la som, toujours! e me siéu endourmido coume uno benurouso.

Edicioun de 1889

© CIEL d'Oc – Abriéu 2011